



Distribution électronique <http://www.revue-circe.uvsq.fr>

© *Circé. Histoire, Savoirs, Sociétés*

Portrait de Nicolas Offenstadt, historien, spécialiste de la Guerre de Cent Ans et de la Grande Guerre (*Circé*, n° 15)

Nicolas Offenstadt est historien, maître de conférences habilité à l'Université Paris 1. Il est spécialiste des pratiques de guerre et de paix pendant la Guerre de Cent ans ainsi que pendant la Première Guerre Mondiale. Il est également spécialiste de la RDA, de l'espace public au Moyen Âge, et d'une pratique historique de l'*urbex*.

Une histoire « en plein air »

A propos de votre travail sur la R.D.A. et sur le Chemin des Dames, vous expliquez être parti de l'exploration d'un lieu ou d'un paysage, épisode que vous retracez ensuite dans vos ouvrages dans le cas de la R.D.A.. Qu'est-ce que la pratique concrète d'un espace apporte au travail de l'historien ? Qu'apporte, selon vous, le récit de cette expérience ?

Le rapport à l'espace est quelque chose que j'ai développé progressivement. Au fur et à mesure de mes différents travaux, je considérais que le rapport que j'entretenais, en tant qu'historien, avec l'espace que j'étudiais était de plus en plus important. Mon rapport à l'espace s'est épaissi avec le temps.

Le premier élément, important pour l'historien, est le questionnaire. L'espace, en général, m'aide à élaborer le questionnaire de recherche. Vous évoquez, par exemple, l'enquête collective qu'on a menée sur le chemin des Dames : au départ, ce n'est pas un projet scientifique issu de ce que j'ai trouvé dans les archives. C'est en me promenant sur les lieux, à la suite d'un travail précédent, et en me promenant avec les habitants qui m'ont montré leur regard sur le lieu, leur regard sur la mémoire des lieux.

Leur discours, la manière dont ils me représentaient l'espace faisait écho bien évidemment à ce que je savais de l'historiographie, mais les choses n'étaient pas forcément congruentes, c'est-à-dire que le discours des habitants par rapport aux lieux véhiculait, par exemple, des mythes dont je savais, moi, qu'ils étaient des mythes historiques. Je ne comprenais pas pourquoi l'espace les inspirait autant pour formuler des discours dont les historiens savaient

qu'ils ne tenaient pas la route. C'est en me promenant avec eux que j'ai compris qu'il y avait des mémoires qui n'étaient pas apaisées, qu'il y avait des choses qui ne marchaient pas. Mais je ne l'ai pas compris en restant assis dans un bureau, dans un café, mais en parcourant le lieu. Le questionnaire a progressivement mûri parce que, progressivement, le rapport de l'habitant avec l'espace a soulevé une question historiographique de mémoire, mémoire qui n'est pas très congruente avec ce que les historiens disaient sur la bataille. On voyait bien que les habitants étaient inspirés parce ce qu'ils vivaient, par le fait qu'ils vivaient sur une terre meurtrie, une terre qui portait la mémoire de 14.

Dans ce cas-là, l'espace est très important parce qu'il permet aux habitants de se sentir plus libres de parler. Si vous les mettez devant votre bureau de chercheur, il y a un côté un peu imposant pour un témoin, surtout que ce sont souvent des gens d'origine modeste qui ne connaissent pas forcément l'université. Si vous les asseyez devant vous et que vous faites le professeur sur sa chaise, vous n'avez pas le même discours que si vous êtes en train de vous promener ou de vous balader sur un lieu. Tout cela déclenche du rapport entre histoire et mémoire, entre questionnaire de l'historien et ce que vit la personne ; cela enrichit le questionnaire. C'est le premier élément.

Ensuite il y a un aspect plus sensible, tactile. C'est toujours important de mesurer un périmètre, de voir à peu près de quoi vous allez parler. On peut toujours vous dire « ça s'étend sur 10 kilomètres », « ça a telle surface », « ça a tel type de relief », mais je trouve que cela donne beaucoup de densité à votre réflexion que de savoir où c'est. C'est quelque chose de plus sensible, peut-être de moins transmissible, de moins dicible, mais c'est, pour moi, très important.

Cela va assez loin chez moi. J'ai travaillé, lors de ma thèse en histoire médiévale sur les gestes et les rituels de la paix à la fin du Moyen Âge et il y avait un lieu très important, une petite chapelle qui était sur deux territoires et qui, sans rentrer dans le détail, permettait aux protagonistes d'entrer chacun par une porte différente qui était chacune sur un territoire d'obédience différente. Cette chapelle est très connue dans l'historiographie et a disparu depuis très longtemps et je pense même déjà à l'époque moderne. J'ai quand même eu envie d'aller sur les lieux, aujourd'hui un immense chantier avec des bulldozers partout. On ne voit donc non seulement pas la chapelle, mais pas même le site. Mais le fait d'y arriver, de voir à peu près les espaces, dont cela se situe par rapport à la mer, dont cela se situe par rapport au relief, ça m'a donné une idée. J'avais un rapport plus dense à ce lieu où, encore une fois, il n'y avait rien à voir, moins que rien puisqu'il n'y avait même pas de site. Pourtant, j'avais eu envie d'y aller, parce qu'elle avait joué un rôle important dans ma thèse, que c'était un lieu dont on parlait souvent, dont on disait qu'elle était à cheval sur deux comtés, etc. Il y a ce côté sensible qui permet de rentrer dans l'histoire. C'est moins scientifique, c'est moins l'élaboration du questionnaire mais ça aide, me semble-t-il, à percevoir ce dont vous allez parler.

J'avoue avoir parfois du mal avec les historiens qui ont un rapport complètement détaché par rapport à leur objet. Ils pourraient travailler sur un autre objet sans avoir aucun rapport avec l'endroit où ça se passe, avec le lieu alors que souvent je trouve qu'il y a une forme d'épaisseur dans ce rapport à l'espace et au lieu.

Troisième élément, et c'est le dernier aspect de votre question : le récit. Autant on peut ne pas être d'accord sur les deux premiers aspects et dire que c'est assez personnel, une question de perception, de sensibilité à l'histoire et qu'il y a différentes manières de

faire...

Petite aparté : j'étais avec des amis, des collègues historiens, extrêmement confirmés dans leur champ, et je leur ai demandé de m'emmener dans le lieu où ils étaient des experts. Je les trouvais totalement détachés. Ils le faisaient par gentillesse, ils m'apprenaient des choses, mais ils n'y avaient aucune sensibilité. Je leur aurais demandé de me montrer une archive, il y aurait eu le même effet. Ils me disaient eux-mêmes qu'ils n'avaient aucune portée particulière à être là, à me parler de ce lieu-là. Ils le faisaient comme ils l'auraient fait en cours, dans un amphi. C'est donc bien une question de sensibilité, je n'en fais pas quelque chose d'exportable pour tout le monde. Ce sont bien d'excellents chercheurs, donc ce n'est pas une question de qualité, mais cela m'étonnait... Je sentais un grand fossé avec le rapport qu'ils avaient avec leur objet. Être sur des lieux, parfois très denses sur le plan historique, et de les en voir si détachés -tout en étant très compétents pour expliquer ce qui s'y était passé- c'était pour moi très étrange...

Dernier élément donc sur le récit, et peut-être le plus important. Avoir parcouru les lieux, quels qu'ils soient, même s'ils n'ont plus de lien avec la période historique et ce qui a pu s'y passer, cela donne une épaisseur au récit. C'est un terme que j'ai déjà employé concernant le rapport personnel, la perception, mais il reste que le récit est très important en histoire et le rapport à l'espace donne une densité dans les mots que vous choisissez, dans la manière dont vous situez l'intrigue. Pour l'historien, la manière dont on écrit est centrale. Un travail très intéressant mais très sec aura beaucoup plus de mal à passer et nous-mêmes y reviendrons peut-être moins souvent parce qu'on le trouvera un peu lointain. Si ce n'est pas votre sujet, vous créez une forme d'étrangeté, de distance lorsque vous avez un récit purement sec, purement archivistique, de retranscription de ce que vous avez trouvé. Quand vous connaissez bien l'espace, quand vous avez un rapport spatial, géographique à votre objet, je pense que le récit est beaucoup plus dense, plus charpenté, peut-être plus proche d'une certaine vérité historique puisque vous situez les choses en contexte. Le point clé est sans doute là. Le rapport que vous entretenez à l'espace, en allant sur les lieux, en rencontrant des gens qui ne sont pas forcément des acteurs de l'histoire si vous travaillez sur des périodes reculées, mais qui peuvent en être les héritiers ou qui peuvent avoir un rapport avec ce lieu, c'est quelque chose qui rend votre récit plus tendu, dans le bon sens : cela crée une tension avec votre lecteur. Ça marche ou ça ne marche pas, mais ça me semble très important.

J'ai poussé assez loin le rapport à l'espace et, là où cela a été peut-être le plus important, c'est pour la ville de Laon -qui n'est pas loin du chemin des Dames, et ce n'est évidemment pas sans lien : d'un espace on conduit à un autre... Pour mon Habilitation en histoire médiévale, j'ai travaillé sur un crieur public de la fin du Moyen Âge dans la ville de Laon. C'était une recherche très circonstanciée localement et je me rendais tous les jours aux archives de Laon. Je dormais là-bas car une série d'archives demande un peu de temps. Je dormais donc dans des murs médiévaux car le haut de Laon est une butte témoin et le centre ancien est très proche de ce qu'il fut au Moyen Âge -les hôtels, l'essentiel des maisons sont dans les murs médiévaux avec très peu de rajouts, de constructions. Le chemin que j'empruntais pour aller à pieds depuis le centre ancien jusqu'aux archives qui sont dans le bas de Laon, comme on dit, qui est dans un centre plus moderne, c'était un chemin qu'il a pu emprunter et tous les lieux que je parcourais sont des lieux que je trouvais dans les archives du XV^e s.. Il y a d'abord un plaisir : emprunter tous les jours un chemin lié à ce que vous allez trouver dans les archives, voire entrer dans les archives avec des

nouvelles connaissances du lieu emprunté (ce sont des archives comptables avec beaucoup de détails), ça m'a donné une épaisseur dans la manière de concevoir le questionnaire et, surtout, le récit – car vous pouvez bien sûr faire le même questionnaire en travaillant aux Archives nationales. Et, même si c'est une expérience très personnelle, subjective, presque ontologique, j'ai un grand plaisir à faire ce type de travail. Il y a quelque chose qui se passe dans un rapport entre les temps entremêlés. Les effets heuristiques, ça on peut en discuter, mais, dans la pratique du chercheur, tout sentiment d'effort disparaît, car vous êtes dans votre objet, à côté de lui, avec lui, et, en même temps, dans une distance temporelle, en particulier quand c'est le XVe s.. Tout cela a des effets assez profonds dans la pratique de chercheur parce que je trouve que cela apporte une certaine densité dans la manière dont vous en parlez et, parfois, les lecteurs le ressentent (pas toujours car l'écriture, c'est encore autre chose que le récit, même s'ils s'entremêlent) et cela donne des choses assez particulières. D'ailleurs, on voit très bien -et moi j'aime beaucoup- quand les historiens ont un rapport très précis à l'espace, quand ils connaissent très bien le lieu dont ils parlent, qu'ils l'ont parcouru autrefois, parfois enfants. La manière dont ils le décrivent, avec ce savoir intuitif, local, je trouve que cela donne toujours un enrichissement, même quand ce n'est pas le centre du propos.

Dans votre *histoire de la RDA*, vous mobilisez aussi bien des paquets de cigarettes vides que la muséographie de petits musées privés, une discussion dans un train avec un inconnu que le nom des rues actuel ou passé. De la même manière, vous faites de l'*urbex* une pratique historique, vous visitez des villes guide touristique de l'époque en main, fréquentez les brocantes... Est-ce que de nouvelles sources impliquent de nouvelles méthodes ? Ou au contraire, est-ce que de nouvelles pratiques permettent l'émergence de nouvelles sources ?

Je dirais d'abord qu'en histoire, contrairement à d'autres sciences sociales, nous avons un corpus de méthode qui est non pas fixe mais basique, fondamental, et qu'on va pouvoir appliquer partout. C'est d'une certaine manière ce qui nous rassure, nous cadre, même lorsqu'on est dans le neuf. On a une base fondamentale quoi qu'on fasse, même lorsque je fais de l'*urbex*, c'est-à-dire lorsque je visite des lieux abandonnés et que je découvre des documents. Finalement, les questions de l'historien sont les mêmes que celles qui ont été posées depuis le XIXe siècle, des questions de fond. C'est la critique externe et la critique interne du document. D'où vient le document ? Qui est-ce qui l'a produit ? Pourquoi est-ce là ? Et ensuite, qu'est-ce que je vais pouvoir en tirer ? D'une certaine manière, même dans une zone d'ouverture méthodologique, je trouve que ce qui est assez rassurant et intéressant, c'est que l'historien peut faire, pour ainsi dire, les choses les plus décalées, marginales, nouvelles, ouvertes. Il y a quand même un socle méthodologique fondamental qui, à mon avis, distingue la bonne histoire de la mauvaise – de ce qui, en tout cas, n'est pas l'histoire en tant que discipline savante destinée à produire des connaissances.

Et donc, même lorsque je découvre des documents dans des circonstances tout à fait bizarres, lorsque je ne comprends pas bien pourquoi ils sont là, après tout, j'ai le questionnaire de base de l'historien. Je pars toujours de quelque part, je pars toujours de quelque chose. C'est aussi le cas lorsque je me trouve dans un appartement abandonné, que je trouve des archives sans savoir si ce sont celles du propriétaire, si on les a mises là, si elles forment un ensemble ou si c'est totalement dépareillé. Ça peut paraître étrange. On se dit que travailler comme ça sur des archives de hasard, ce n'est pas tout à fait notre

logique habituelle. Lorsque vous êtes historien, vous vous interrogez : je suis en très de faire quelque chose d'illégal, dans tous les cas quelque chose qui n'est pas autorisé, je n'ai aucune méthodologie préalable, je n'ai pas non plus de modèle chez mes prédécesseurs. Donc on pourrait se dire, après tout, tout est nouveau, tout est ouvert, on peut faire un peu n'importe quoi. Mais en réalité, encore une fois, sachant ce que c'est que d'être historien, on est assez rassuré. On a une base de départ pour finalement transformer toute situation un peu étrange, un peu nouvelle, en travail d'histoire.

Donc c'est pour ça que je vous répondrai oui et non. Nouvelles sources, nouvelles méthodes ? Oui, mais en ayant toujours cet environnement historien qui est à mon avis assez éprouvé, qui fait que l'histoire est une science solide par rapport à des sciences sociales où la méthodologie est parfois plus flottante, plus variée, selon les praticiens. Nous, nous avons cette chance d'avoir cette méthodologie assurée, qui ensuite doit évidemment être déclinée, ouverte, remise sur le métier. Bien entendu, personne ne pense qu'il faille refaire comme on faisait il y a 150 ans, mais c'est quand-même toujours très rassurant parce que d'une certaine manière, cela vous empêche de dire n'importe quoi, même quand vous êtes dans du nouveau. Bien sûr, on va pouvoir tenter des choses, ouvrir, poser de nouvelles questions, mais tout en sachant que pour que ces questions donnent des résultats, qu'on arrive à dire des choses sur le passé à peu près correctes, discutables, il faudra qu'elles soient soumises malgré tout à cette méthodologie.

Ensuite, forcément, vous êtes obligé de l'aménager. Qu'est-ce que vous faites avec des documents qui ont été abandonnés, qui ne sont pas à vous, qui n'ont pas de logique de classement évidente, qui parfois sont justement intéressantes parce qu'elles sont là et qui le seraient moins si elles étaient aux archives ? On en revient à la question du lieu. Je crois qu'aujourd'hui les historiens ont bien démontré une chose : tout document est le produit d'un contexte social et d'un lieu. Il y a une histoire documentaire qui est parfois aussi intéressante que ce qu'il y a dans le document. Et c'est là que votre méthodologie peut être un peu originale. Quand vous trouvez des documents abandonnés, dans des lieux abandonnés, il y a une histoire documentaire à faire, un rapport à l'abandon, à l'oubli, au document, qui doit être assez neuve et méthodologiquement féconde dans les limites que j'ai données dans la première partie de ma réponse.

Ensuite, vous êtes quand même obligé d'inventer. En effet, quand vous êtes sur ce type de terrain, quand vous faites de l'urbex par exemple, il y a beaucoup de choses qui sont à délimiter, à commencer par le corpus. En histoire, il nous faut un corpus de départ. Celui-ci peut être très étroit. Ce peut être un seul témoignage, mais il faut que vous ayez décidé que ce témoignage fait corpus. La notion de corpus est importante. Même si vous considérez qu'une toute petite chose peut faire corpus, vous avez décidé que c'était pour vous efficace. Et donc lorsque vous êtes sur des terrains neufs, là où la méthodologie est un peu vacillante, vous devez vous demander comment construire un corpus. Vous êtes alors un peu obligé d'innover, surtout quand votre corpus est interdit. Vous ne pouvez pas vous dire : « je vais là et je vais visiter toutes les maisons abandonnées, ou toutes les usines abandonnées dans une ville textile », parce que, légalement, vous ne pouvez pas. Vous pourrez être empêché légalement, ou physiquement en raison de la présence de murs. Donc vous ne pouvez pas imposer votre corpus. Aux archives, il arrive aussi qu'on n'ait pas accès à des documents, qu'ils aient disparu, qu'ils soient en train d'être numérisés. Ce n'est pas complètement inédit pour l'historien. Mais il y a le fait que vous devez bâtir un corpus de manière tout à fait originale. Il est dépendant de ce que vous trouvez et de l'accessibilité. Et donc, en ce qui me concerne, j'ai été obligé d'innover beaucoup dans la manière de le construire.

Mais, vous voyez, c'est cela qui est paradoxal. J'ai toujours essayé de revenir à des trucs d'historien. Lorsque j'arrive par exemple dans une ville textile et que je veux m'intéresser aux traces d'une usine textile ou d'une industrie métallurgique, sachant qu'il y a des choses qui ont disparues et que je n'aurai pas une forme d'archéologie parfaite, je m'interroge sur la manière de procéder et je fais comme je peux. Il y a une part extrêmement empirique. Et puis, souvent, on découvre des choses qu'on n'attendait pas. Derrière une usine, il arrive qu'une deuxième ait été construite sans laisser de trace. Vous êtes en permanence en train d'adapter. Et donc dans cette forme d'errance totale de la recherche, il faut vous demander comment établir un corpus. Progressivement, je me dis que j'ai un corpus de hasard et je me demande comment le rapporter à un corpus qui fasse sens en termes de résultat. Alors je compte combien j'ai visité d'usines, je compte combien j'aurais pu en visiter, j'évalue la différence. En somme, nouvelle méthode, parce que l'urbex est une visite illégale de lieux abandonnés ; nouvelles sources aussi, parce que je vais chercher des archives qui sont abandonnées.

J'ai échangé à plusieurs reprises avec des collègues historiens sur cette question des sources et de la méthode. J'ai par exemple discuté avec un spécialiste des archives du parti communiste est-allemand. C'est un spécialiste français qui a fait une très belle thèse, quelqu'un qui connaît les archives classiques qu'il a étudiées dans différents lieux. Je lui parlais de ce que je trouvais et lui me disais : « Tu trouves des choses que moi, je n'ai pas forcément. Je ne les ai pas forcément au même stade que toi ». Ce qui est abandonné n'est pas toujours transféré tel quel aux archives. Soit c'est épuré, soit c'est simplement une partie qui est donnée. Et donc les nouvelles découvertes peuvent amener de nouvelles sources, parce que ce n'est pas exactement la même chose. Et en comparant ce que cet historien trouvait dans les archives, à situation équivalente, on se rendait compte que c'était aussi utile.

Nouvelles sources, forcément, puisqu'on découvre des choses qui n'ont pas été données aux archives. Nouvelles méthodes aussi, parce qu'il faut s'adapter, mais avec cette nuance qu'il faut que cela s'inscrive dans la méthodologie historique, ce que j'essaie de faire de différentes manières.

Il s'agit de ramener en quelque sorte un discours understandable par les historiens, de voir ce qui a été fait par les historiens, parfois en nouveauté, parce que, de fait, faire de l'urbex, c'est faire une histoire de l'abandon et ce qu'on donne dans un musée ou aux archives n'est pas forcément ce qu'on va laisser sur place. Donc il y a quand même des effets de connaissance qui sont liés à ce qu'on va découvrir, à ce qu'on va pouvoir mettre à jour. Même lorsque les choses paraissent simples, lorsque vous traitez une période très contemporaine où il y a beaucoup d'archives, lorsque vous tombez sur des marques de lessives ou des appareils de propagande qui sont très connus et qu'on peut trouver dans la littérature de l'époque ou dans les archives, la question se pose toujours : est-ce que dans une situation d'abandon, dans un lieu abandonné, les choses ne sont pas différentes ? Tout en recourant à la méthodologie classique (critique externe, critique interne), vous devez en même temps voir si ce côté tangent de votre démarche – à la fois marginale, limite, très en tension – ne vous oblige pas à réfléchir autrement. Il y a toujours cette tension. Il est donc difficile de trancher la question. Il y a une tension permanente.

Se posent aussi des questions déontologiques. Vous êtes d'abord dans une situation non légale. Ce n'est pas non plus très original, parce que des tas d'historiens ont dû se débrouiller pour avoir accès à certaines archives. Concernant les archives de catastrophes par exemple, on sait que des choses ont été sauvées *in extremis*, que des archives ont été retrouvées, que c'est parfois en allant forcer un peu les témoins qu'on a pu récupérer des

choses. Tout n'est pas toujours parfaitement lisse dans le métier d'historien, y compris avec des archives plus anciennes. Il arrive que des rapports de forces soient en jeu. En France, nous avons des lois et des cadres, mais dans des pays où l'arbitraire règne, les chercheurs sont souvent obligés de négocier. Tout n'est donc pas toujours méthodologiquement assuré. De nombreuses questions déontologiques se sont aussi posées à moi. Tout d'abord, avec les archives que je découvrais j'avais accès à l'intimité de beaucoup de gens, parce que ce qui avait été abandonné était parfois extrêmement précis et extrêmement intime. Dans ce cas, vous avez une liberté totale, tandis qu'aux archives, on ne vous donne pas forcément ce que vous recherchez, si cela va à l'encontre des règles en vigueur. Ces règles sont d'ailleurs souvent communes d'un pays à l'autre : il faut un certain temps avant que les archives soient livrées et la livraison est d'autant plus longue que le document demandé contient des informations personnelles ou médicales.

Dans mon cas, j'ai eu accès à des informations médicales, j'ai même des dossiers médicaux. J'ai trouvé des sortes de petites polycliniques d'entreprises où il y avait les dossiers des gens. Vous disposez alors des informations les plus intimes, pas forcément graves, mais des choses comme des électrocardiogrammes, des maladies de peau. Et donc se posait la question déontologique du traitement de ces informations et de ce qu'il fallait ensuite en faire. J'ai résolu la première assez facilement. Ces informations doivent être traitées de manière anonyme ou sans mettre en avant ce qui pourrait être nuisible. Vous procédez donc de la même manière qu'avec des archives. On retrouve une forme de déontologie de l'historien. Pour l'histoire contemporaine, on vous demande souvent, quand les archives vous sont livrées, de ne pas utiliser les noms.

Mais se pose désormais une nouvelle question déontologique qu'on m'a suggérée lors des débats que j'ai eus après la sortie du livre : que faire ensuite de ces archives ? Évidemment, j'ai stocké un certain nombre de ces archives, mais je n'ai pas vraiment trouvé de solution. Est-ce que j'ai le droit de les prendre ? J'ai un côté voyou qui ne me dérange pas du tout et je me suis dit que le problème se posait ainsi : vous êtes dans une usine abandonnée au fin fond de la Saxe, ouvert à tout vent, parce que je ne force jamais l'entrée, je ne casse jamais rien, je n'arrive pas avec une pelleuse ; n'importe qui peut passer après moi et beaucoup étaient passés avant ; par conséquent, il y a 90% de chances que ces archives disparaissent, soit à cause du vent, soit à cause des animaux, et donc la probabilité qu'elles soient récupérées par des archivistes locaux, alors qu'elles peuvent avoir 40 ans, 150 ans, est quasiment nulle. Je me suis donc dit qu'en emmenant des extraits qui me paraissent pertinents pour ma réflexion sur les traces, c'est finalement plutôt une opération de sauvegarde que de destruction. C'est un peu voyou parce que c'est une interprétation personnelle, mais c'est comme cela que j'ai résolu la question. Ces archives sont mieux traitées par un historien qui va au moins en donner quelque chose que si elles restent abandonnées.

D'ailleurs, j'ai eu la confirmation de cela. J'ai fait visiter une usine à Wittstock, petite ville du Brandebourg assez sinistrée, et j'avais trouvé des archives d'ouvrières. C'était une usine de meubles. Il y avait des archives abandonnées sur le sol comme partout. Je les avais regardés, j'en avais photographié quelques-unes. Je suis ensuite revenu pour un reportage avec une chaîne de télévision française qui voulait filmer ce genre de lieu et j'en ai profité pour regarder ce qu'il en était des archives. Les ouvriers étaient en train de les jeter dans les grands sacs où l'on met les débris et les déchets de travaux. Du coup, ces archives ont disparu. J'ai donc vu de mes yeux ce processus.

Il y a donc cette question déontologique qui est compliquée. Mais il y a aussi des arguments que vous finissez par peser, la sauvegarde valant plus que l'illégalisme de la pratique. En

tout cas, il y a là une forme de débat, de tension, entre la nouveauté de l'approche et le recours à une méthode plus classique pour parvenir à un résultat.

Ceci dit, je m'étais déjà posé ces questions méthodologiques. Mon premier livre portait en effet sur les soldats qui avaient été exécutés pendant la guerre de 1914-1918 et j'ai été l'un des premiers à avoir accès aux dossiers personnels. À l'époque, c'était un général très ouvert qui dirigeait le service, le général A. Bach qui est mort maintenant. On peut lui rendre hommage. C'était un homme très ouvert et un historien qui a publié plusieurs livres sur l'histoire de l'armée française. Il avait accès aux dossiers des soldats fusillés et lui-même était devant un certain nombre de questions éthiques. Il ne savait pas toujours ce qu'il pouvait faire et ne pas faire avec certains noms. Donc on est parfois amené à remettre sur le chantier toutes ces questions de fonds. Il a fini par me demander si on indiquait le nom des fusillés, sachant que certains étaient très connus parce qu'il y avait eu des polémiques à leur sujet. Ceux-là étaient apparus dans la presse de l'entre-deux-guerres. Sur le plan éthique, il n'y avait donc aucun problème à publier leur nom, puisqu'ils étaient connus. Mais d'autres ne l'étaient pas du tout et j'étais le premier à raconter leur histoire. Mais en même temps, sur le plan méthodologique, il n'y avait pas de différence dans le fond, puisque ces deux dossiers étaient en partie identiques sur le plan archivistique. On était face à des questions déontologiques et méthodologiques assez inédites et finalement on a trouvé des formes de compromis. On a décidé qu'on mettrait le nom des fusillés parce qu'ils avaient une histoire, mais qu'on ne mettrait pas le nom des officiers qui avaient été particulièrement responsables de leur exécution. On considérait que ces exécutions avaient été excessives, que c'était une forme d'abus de pouvoir et de violence lié à la situation de guerre.

Donc même quand vous êtes sur des terrains un peu plus classiques, vous vous retrouvez souvent dans des situations nouvelles qui vous obligent à trouver un équilibre entre différentes exigences.

Une ouverture pluridisciplinaire et transpériode

Contre l'hyperspécialisation qui caractérise généralement l'histoire universitaire, vous écrivez aussi bien des ouvrages d'histoire médiévale, sur la Première Guerre mondiale ou sur la RDA. Peut-on tracer des liens thématiques et méthodologiques entre vos différents sujets, ou forment-elles des œuvres indépendantes ? Quels chemins avez-vous suivi pour passer d'un thème à un autre ? Quelles sont les difficultés que ce cheminement peut soulever (méthodologiques, intellectuelles, institutionnelles, etc.) et que permet-il en termes de capacité heuristique ?

[D'abord en ce qui concerne] l'hyperspécialisation : je suis pour la spécialisation en réalité. J'ai plusieurs spécialités mais elles sont assez étroites et j'essaye à chaque fois d'être un spécialiste, ce n'est pas du tout un terme que je rejette. Je suis spécialiste de la fin du Moyen Âge, je ne le travaille pas pour l'instant mais je pourrais le refaire, je suis spécialiste de la guerre de 14-18 dans certains de ses aspects, par exemple je ne suis pas spécialiste de la mobilisation économique ni de l'histoire de l'hôpital en 14-18, et je suis spécialiste de la RDA en l'occurrence plutôt des questions mémorielles, de traces, et d'histoire matérielle. Je ne rejette donc absolument pas la spécialisation et même l'hyperspécialisation. D'ailleurs très souvent, quand on a fait un peu de télévision et de radio on vous appelle ensuite souvent pour des thèmes [qu'on estime connexes] ; on m'appelle souvent pour parler de la seconde guerre mondiale ou de toute autre guerre et je refuse

systématiquement au nom de cette spécialité. Je vieillis donc j'ai eu le temps de me spécialiser à propos de plusieurs thèmes mais ça me paraît nécessaire [de garder cette limite]. De toute façon toute interprétation historique à un moment a besoin que vous ayez une familiarité avec les documents d'une époque et cette familiarité elle ne peut s'acquérir, on l'appellera comme on voudra, que par la spécialisation. On est meilleur quand on a vu 1000 documents que quand on en a vu 500 [...] parce qu'il y'a une forme d'intuition par rapport à la période qui fait qu'il ne peut pas - à mon avis - y avoir de bon historien sans spécialisation initiale ; ensuite bien sûr c'est bien d'élargir, de poser des questions, de se mettre en danger parfois en faisant des synthèses au-delà de ce qu'on connaît mais justement, on garde dans ce cas un lien avec ce qu'on connaît, on étend, on compare etc. Ça me paraît décisif, je ne crois pas à l'historien vulgarisateur sauf pour la pure vulgarisation. Je ne sais rien entre la fin du Moyen Âge et la guerre de 14-18 en termes d'histoire. Je me spécialise après un certain temps sur des champs différents ; ça fait quand même 15 ou 20 ans de spécialisation sur un thème, parfois en parallèle, parfois de manière plus séparée et d'ailleurs pour la RDA je vois bien que je n'ai pas encore atteint le stade de spécialisation que j'ai sur la guerre de 14-18, j'ai encore des choses à approfondir dans mon expertise. Je ne suis pas au même stade que des gens qui travaillent depuis 30 ou 40 ans là-dessus et d'ailleurs je profite [de leur expertise] et je continue à creuser.

Par ailleurs, les choses mûrissent ; avant d'écrire sur la RDA, j'ai passé des années sans dire que j'étais en train de travailler sur la RDA. Je n'avais rien à dire parce que j'étais en train de me former, comme quand on est au début d'un doctorat même si les exigences formelles ne sont pas les mêmes, les années d'ombre pendant lesquelles on lit, on se documente, on écoute, on va à des séminaires, on regarde comment les gens résonnent. C'est une forme d'imprégnation du sujet qui prend son temps, et parfois les gens étaient surpris au bout du compte et se disaient « tiens il travaille sur la RDA ? » ; mais je n'allais pas publier un tweet à chaque fois que je lisais un livre sur la RDA ou pour dire « aujourd'hui je suis allé aux archives ». Tout ça pour dire que le processus de spécialisation est tout à fait central dans le métier d'historien. D'ailleurs je menais avant plusieurs choses de front, ce que je fais moins maintenant. En vieillissant j'ai plutôt tendance à faire les choses de manière successive et il est fort probable que je n'ouvre pas de nouveau chantier ; trois, c'est déjà pas mal.

Et ça m'amène à la question du cheminement ; une part rejoint ce qu'on a déjà évoqué sur le rapport aux lieux et aux espaces, mais il y a des questions plus théoriques, plus intellectuelles et aussi de hasard. D'abord, y a-t-il un fil rouge ? C'est forcément une question qu'on se pose pour les chercheurs qui ont travaillé sur plusieurs thèmes, est-ce que c'est juste lié à des exigences institutionnelles ou est-ce que ce sont des choix ? En ce qui me concerne, certaines questions qui me traversent sont justement transversales, par exemple celle de la domination. Je l'ai souligné dans mon HDR, ce qui m'intéresse ce n'est non pas pourquoi les gens dominent mais pourquoi on accepte qu'ils le fassent. Cette question m'intéresse aussi bien pour les princes médiévaux que pour la guerre de 14-18 et le rapport entre des généraux et leurs hommes. Comment on fait obéir, quelles sont les capacités qu'on a à légitimer un pouvoir, qu'est-ce qui fait que ceux qui sont dominés considèrent que c'est normal, ou pas. Comprendre ces mécanismes intellectuels m'ont toujours fasciné. En 14-18 par exemple, pourquoi les soldats obéissent ? Je me posais la même question à propos du cri en public, pourquoi est-ce qu'une voix est la voix légitime du pouvoir dans une ville ?

La deuxième question transversale qui m'intéresse, qui n'est peut-être pas ni méthodologique ni théorique, est que j'aime bien faire émerger des voix totalement anonymes du passé, je trouve que ça a un côté un peu magique, un peu démiurge – vous parlez d'hybris tout l'heure, c'est peut-être ici que ce serait le plus parlant - c'est cette idée, comme disait Alain Corbin, de donner une seconde chance à des gens du passé. Alors on ne leur donne pas une seconde chance parce que qui on est pour le faire et de quel droit ;

mais en tout cas ça m'intéresse beaucoup de faire émerger des documents, des personnages qui auraient toutes les chances de ne jamais émerger sans vous ou votre voisin historien. C'est intéressant aussi parce que vous êtes dans ce cas sans filet, vous faites émerger des gens qui n'ont pas d'historiographie par définition et c'est à vous de les raconter, de les mettre en scène. Je ne fais jamais ça par goût de l'érudition, j'ai pas le côté des années 70, militant, qui voulait qu'on fasse juste sortir des voix populaires parce que c'était des voix populaires. Ça ne m'intéresse pas, je ne sauve pas une voix du peuple parce que le peuple serait bon et parce que le peuple aurait besoin d'être reconnu parce qu'il a été écrasé par les élites à travers le temps. Ce n'est pas faux, mais ce n'est pas ça qui me drive. Ces voix m'intéressent parce qu'elles posent des questions plus générales - comme je le disais tout à l'heure - relatives à la domination, à l'obéissance et cette thématique-là est finalement quelque chose d'assez fréquent dans l'ensemble des mes travaux puisque le premier livre sur les fusillés de la Grande Guerre traitait déjà de ça, des gens qui avaient été écrasés par une justice militaire souvent excessive, et qui n'existaient plus parce que leurs dossiers n'étaient pas sortis individuellement. C'est pour cette raison que c'était intéressant de faire jaillir ces personnages-là, dont les noms ont alors émergé pour la première fois. C'est là où l'histoire parfois n'est pas close : j'avais raconté dans mon livre – et pour le coup ce n'était pas un cas heuristique c'était plutôt un cas narratif- l'histoire d'un juif tunisien fusillé pour désertion, qui s'appelait Simon Krief, dont le cas était assez émouvant. Et il se trouve qu'un cinéaste [Gabriel le Bomin, ndlr] a lu le livre et il a utilisé cette figure qu'il a transformée dans son film les Fragments d'Antonin sur la guerre de 14-18. J'ai vu ce personnage [que j'avais exhumé] joué par un acteur. Ce film a quand même été vu par des dizaines de milliers de spectateurs, il est en DVD, donc ce Simon Krief d'une certaine manière a une autre vie qui est d'être à l'écran – le cinéaste a un peu changé l'histoire et c'est normal, le but n'était pas d'adapter le livre - et j'ai trouvé ça à la fois troublant et intéressant parce que tous ces jeux de miroir sont assez puissants à mon sens pour faire émerger d'autres petites figures de l'histoire. D'où le choix pour mon sujet d'habilitation [à diriger des recherches] sur le crieur public, qui était un tout petit valet de ville finalement, qui n'avait pas de destin particulier. Ce sont à la fois des défis heuristiques, méthodologiques, intellectuels, et parfois aussi mémoriels comme pour l'anecdote que je racontais juste avant. Ça oblige aussi à se demander « qu'est-ce que je fais quand je fais ça ? » ; c'est un cas un peu unique même s'il y'a quand même entre l'histoire, le théâtre, le cinéma des figures qui reviennent. Regardez ce qu'a fait Jean-Pierre Marielle avec Le Clown Chocolat : bien que ce dernier ait été une figure connue à son époque, Marielle a quand même fait de cette figure un peu oubliée une figure cinématographique avec Omar Sy, une figure de discussion. Je trouve intéressante la continuité entre le passé et le présent à travers des figures un peu – si ce n'est marginale du moins issues de milieux qui n'avaient pas forcément la parole. Comme je l'ai déjà dit, c'est intéressant sur le plan méthodologique parce que vous êtes tout seul pour raconter. Si vous faites une biographie de De Gaulle vous en avez 50 derrière vous, lui-même s'est raconté. Quand vous sortez Simon Krief ou Jean de Gascogne, qu'est-ce qu'on en fait ? Jusqu'où on va ? Qu'est-ce qu'on dit ? Pourquoi c'est intéressant ? Pourquoi lui et pas son voisin ? Et si c'est lui, est-ce que ça m'aide à comprendre son voisin et faut-il comprendre son voisin avec lui ? Il y'a des tas de questions qui émergent à travers cette problématique des voix de l'anonyme, des gens de peu. C'est aussi pour ça que j'ai une certaine réserve par rapport aux histoires populaires qui ne font pas parler le peuple, le peuple est alors une entité réduite au Peuple avec un grand P, ou aux syndicats, ou aux paysans. L'intérêt pour moi est de faire émerger dans la tension du groupe des individualités qui ne sont pas évidentes à sortir.

Le troisième fil rouge concerne du coup peut-être la question du terrain : la guerre est un terrain qui fait le lien [entre les thématiques sur lesquelles j'ai travaillé], la guerre de 14-18, le contexte de la Guerre de Cent Ans pendant laquelle la guerre est omniprésente, et dans les travaux sur la RDA, la mémoire des deux guerres mondiales qui est une question très importante.

Voyons maintenant la question de l'intérêt : pourquoi se spécialiser sur plusieurs éléments ? Il y a déjà pour moi quelque chose de simple, c'est le plaisir de passer de l'un à l'autre. A l'époque où je travaillais simultanément sur la guerre de 14-18 et sur la Guerre de Cent ans c'était un vrai bonheur de changer ; ça demande une forme d'agilité intellectuelle qui est extrêmement féconde, ça crée de la variété dans les lectures, ça vous fait vous intéresser à des champs historiographiques multiples. Donc j'avais une vraie jouissance à changer de terrain, c'était des découvertes permanentes qui en plus s'alimentaient. Il y a une vraie tension intellectuelle positive – sans s'émietter parce que si on le fait sur trop de terrains on perd un peu d'efficacité - à se concentrer sur des questionnements qui sont finalement parfois assez communs. Le livre sur les fusillés de la Grande Guerre dont on parlait tout à l'heure par exemple, qui a eu un certain écho parce qu'à cette époque-là il y avait relativement peu de choses sur le sujet et que c'était un thème sur lequel les gens s'interrogeaient, a je pense aussi la qualité d'avoir été nourri d'anthropologie historique médiévale. Et par exemple le passage sur ce qu'était une exécution, ce qu'était la peine de mort : j'avais beaucoup lu là-dessus en tant qu'ancien élève de Claude Gauvard, on en avait beaucoup discuté et entendu parler dans ses séminaires. Et donc je suis arrivé avec mes questionnaires que les historiens contemporains ne soupçonnaient même pas parce que ce n'était pas le type de questionnaires qui circulaient dans le sous-champs à l'époque, parce que l'anthropologie de la justice était moins avancée aussi. Je l'ai d'ailleurs citée dans le livre, elle a écrit un super article sur le rite de la pendaison et de la dépendaison grâce auquel j'ai appris plein de trucs sur l'exécution en 14-18. Je n'ai pas calqué bien sûr mais l'analyse mise en avant correspondait quand même à des choses que je voyais. Et du coup je crois que ces pages sur l'exécution je les dois à mes lectures médiévales et pas du tout à mes lectures contemporaines ou aux sources. Et de la même manière, l'historiographie de la violence est beaucoup plus avancée en historiographie contemporaine et j'ai relu certains textes médiévaux en leur posant des questions qui jusque-là étaient posées par l'histoire contemporaine. Tout ça n'est fécond qu'à condition encore une fois d'investir les champs, c'est-à-dire que si j'ai pu utiliser Claude Gauvard c'est que je l'ai entendue parler de ça des années durant. C'est parce que j'ai lu les sources, les lettres de rémissions et autres dans lesquelles ces questions étaient évoquées, j'avais [en tête] les sources médiévales, le langage médiéval, j'avais en tête une vraie historiographie, tout un tas de choses que j'avais intégrées. Quand j'ai commencé à transférer ce savoir, il avait déjà une certaine consistance et je pouvais mesurer les points d'entrées intéressants ou utiles. Les transferts parfois bien sûr ne se font pas bien parce que justement on est bloqués sur un questionnaire, mais j'ai par exemple élaboré des questionnaires à propos des rituels médiévaux qui me servent quand je parle des grands rituels du pouvoir communiste ; avoir une bibliographie d'anthropologie historique dans la tête me rend évidemment plus à l'aise. Ça ne veut pas dire que je comprends tout, [entrent aussi en jeu] les spécificités du lieu, de la période etc. mais j'arrive quand même avec des questions qui sont assez amples, qui peuvent tourner autour de différents éléments. Il y a aussi cette forme d'unité ; le cheminement n'est pas fait que de pics et de descente, il est fait aussi de prolongements, de chemins qui se croisent. Heureusement on y arrive aussi autrement, on peut tout à fait investir un champ comparatif quand il est utile, on y reviendra peut-être si on parle des sciences sociales après.

Alors maintenant parlons des difficultés. Des difficultés propres au cheminement je n'en vois pas, sauf que ça demande une certaine capacité de travail. Si vous étiez par ailleurs champion sportif –ce qui n'est pas mon cas- et que vous vouliez passer vos samedis et dimanche à faire du sport ça ne marcherait pas ; moi, il se trouve que je n'ai pas de passion sportive, sans être contre, et c'est vrai que je prends beaucoup de temps sur ce que seraient les loisirs pour faire ça. Ça demande de faire des choix mais moi je n'ai pas forcément l'impression de travailler quand je lis, comme beaucoup d'entre nous, c'est un des charmes du métier : parfois le travail et la lecture s'entremêlent.

L'autre élément c'est évidemment la question institutionnelle, il ne faut pas la fuir et vous l'avez posée, qui est un vrai problème. L'hyperspécialisation fait qu'il y a toujours un

soupçon qui est presque institutionnel, qui n'est pas lié à ce que vous produisez, qui est relatif au fait de dépasser les champs habituels. De ce point de vue-là, il y a aussi des questions de générations : j'ai eu la chance, ou peut-être la malchance, d'avoir eu pour professeur dans tous les sens du terme, enseignant ou directeur de recherche, des gens qui étaient des vrais intellectuels. Ce qui les intéressait ce n'était pas uniquement leur discipline ou ce qu'ils apportaient à leur petit champ étroit, ils avaient le goût du débat, ils aimaient la discussion intellectuelle, ils aimaient emprunter des chemins de traverse et avoir des débats historiographiques. Et ils ne m'ont jamais mis des bâtons dans les roues quand j'ai voulu prendre des chemins qui étaient inhabituels, ils m'ont presque donné l'impression que c'était normal. La génération des grands médiévistes avec laquelle j'ai eu la chance de travailler venait me parler de 14-18, [ça les intéressait] – ce ne sont pas eux ensuite qui sont responsables de mes élections - mais c'étaient des gens pour qui il était naturel d'avoir des horizons élargis. Alors ensuite ils aiment ou pas, trouvent tel aspect intéressant ou non, ce sont des esprits évidemment critiques mais ce type de réactions vous pousse en avant. Si ce que vous faites est intéressant, si c'est travaillé, si c'est fouillé, si ça apporte des choses, on ne va pas regarder si vous aviez fait tel ou tel parcours au préalable, ce qui compte c'est la richesse intellectuelle de l'échange. Et j'ai eu beaucoup de chance de ce point de vue-là d'avoir eu affaire, notamment chez les médiévistes, à des gens qui étaient très porteurs et qui n'hésitaient pas à discuter. Et d'autres générations plus jeunes, sans doute parce qu'elles avaient plus galéré pour être élues, étaient beaucoup plus réticentes parce que ça les mettait peut-être plus en questions, ou alors parce qu'ils avaient moins ce rapport intellectuel à leur discipline. On se heurte ensuite à des historiens pour qui l'institution est la norme, et comme l'institution dit que vous devez appartenir à une section à la fois universitaire ou au CNRS, que cette section sépare l'histoire contemporaine et l'histoire médiévale, vous n'entrez pas dans le cadre institutionnel et pouvez vous heurter à de vraies violences. Et donc très souvent ceux qui favorisent l'interdisciplinarité et l'ouverture sont ceux qui ont une certaine ampleur intellectuelle, désolé de le dire un peu franchement, et ceux qui se restreignent à la case sont ceux qui ont peut-être l'œuvre la moins évidente. Il faut naviguer un peu entre les deux, entre ceux qui vous disent « vous n'êtes pas dans une case donc il faut sortir du jeu » et ceux qui vous disent que c'est intéressant, qu'il faut croiser, profiter de l'atout intellectuel que ça peut apporter avec bien sûr les faiblesses et les tensions, je ne vous dis pas que c'est toujours simple et toujours efficace. Il faut essayer de profiter un maximum des collègues et des endroits où vous avez une grande liberté intellectuelle et puis essayer d'éviter au maximum de prendre les coups même si on ne les évite pas. Il ne faut pas être innocent, on connaît un peu les contraintes de nos métiers. On sait par exemple que quand on est enseignant on ne fait pas un métier d'argent, on ne fait pas un métier qui va nous procurer une reconnaissance sociale très forte, et il ne faut pas s'en étonner 20 ans après et se dire « regardez ou on en est », tout ça on le sait au départ, c'est un peu le contrat. C'est un peu la même chose, en faisant tout ça je savais que je prenais des risques, et du coup parfois j'ai trouvé que la réaction était trop violente ou malhonnête mais je savais bien que j'étais sur un fil tendu, connaissant le fonctionnement de l'université. Je pense pour finir que c'est aussi une question de génération. J'ai pu passer entre les gouttes dans une certaine mesure mais je ne suis pas sûr que ce serait un bon choix aujourd'hui étant donnée la rareté des postes et la difficulté de la situation universitaire. La situation à l'époque n'était pas du tout la même et la liberté de prendre des chemins qui n'étaient pas assurés était plus facile à prendre. Ça l'était encore plus dans les générations antérieures, il y avait une certaine liberté intellectuelle qui était liée à l'histoire de l'université à l'époque et qui forcément est plus contrainte quand les postes sont plus rares et que l'université est plus attaquée. Et puis enfin j'ai eu la chance [de me former et de travailler] dans une université qui d'abord est très importante, dans laquelle il y a beaucoup de gens très ouverts, et dans laquelle, en me débrouillant un peu avec des collègues ouverts, j'ai toujours pu enseigner ce que j'ai voulu – dans une certaine mesure et en respectant ce dont l'université avait besoin. Le premier qui m'a demandé d'enseigner la guerre de 14-18, alors que j'étais bien moins contemporainiste qu'aujourd'hui, c'est le directeur de l'UFR, Jean-Marie Bertrand, un antiquisant. Il était fils de militaire, il avait un

peu un côté officier quand il vous parlait, et il m'a dit « écoute Offenstadt, tu parles de la guerre 14-18 partout sauf ici, donc tu me fais un séminaire à la rentrée, tu prends les deuxièmes années, tu leur fais un cours sur la guerre de 14-18 ». Il y a quand même ce genre de personnages ouverts qui, dans une grande université ou il y a des possibilités, vous permettent de valoriser votre travail de recherche aussi auprès des étudiants et dans un cadre académique qui permet quand même de travailler de manière plus agréable, de ne pas avoir l'impression de travailler clandestinement. L'ouverture d'esprit que j'ai rencontrée à Paris 1, de ce point de vue-là, avec des tas de collègues qui m'ont permis d'avoir des enseignements qui correspondaient à mes recherches, est aussi une grande chance que j'ai eue et que j'ai encore aujourd'hui. On est toujours contraints par le lieu et sûrement que dans une plus petite fac, dans laquelle le professeur d'histoire médiévale doit faire ses cours d'histoire médiévale parce que personne d'autre ne peut les donner, j'aurais été plus contraint. C'est une négociation permanente, entre les exercices de la violence contre ce qui est marginal ou qui ne rentre pas dans les cases et un milieu dans lequel l'échange intellectuel est quand même un véritable enjeu pour beaucoup de gens.

Dans *Le Moyen Âge* de Jürgen Habermas, vous proposez une réflexion sur l'utilisation par les historiens de concepts exogènes, issus d'autres sciences sociales et forgés pour décrire les réalités appartenant à un contexte différent. Dans le même temps, vous nourrissez vos réflexions de références aux écrits de Michel Foucault, de Claude Lévi-Strauss, de Jack Goody, Bruno Latour... Quelles règles de conduites permettent une bonne utilisation de ces concepts dans la réflexion historique, et quels conseils méthodologiques donneriez-vous pour mettre en œuvre une telle articulation de façon heureuse ?

Oui, c'est très important, c'est vraiment quelque chose qui était décisif à toutes les époques de ma carrière, car j'ai toujours été un militant du lien entre l'histoire et les sciences sociales. C'est un vrai militantisme que j'assume profondément. Militantisme de terrain, de production dans ce que j'ai fait et aussi concrètement puisque j'ai beaucoup organisé de séminaires, de colloques autour du lien entre histoires et sciences sociales avec des gens de toutes les disciplines, j'ai participé à la revue *Genèses* aussi qui était une revue interdisciplinaire, donc ça a vraiment été pour moi quelque chose de très constitutif. C'est le cœur de mon travail, de considérer que l'histoire et les sciences sociales doivent se nourrir l'une l'autre. Ensuite pareil, il y a des moments où on baisse un peu les bras parce qu'on voit que le dialogue est plus difficile ou qu'on le pensait facile sur un terrain et il s'avère plus compliqué. Donc ce n'est pas toujours simple, là aussi, je ne tiendrai pas un discours irénique, pas plus que sur l'université. C'est un vrai combat des deux côtés d'ailleurs, ce n'est pas que les historiens qui seraient réticents à des approches plus théoriques, mais parfois aussi on voit que les collègues de sciences sociales restent figés à des visions de l'histoire que nous on peut trouver datées ou peu utiles. Donc c'est un combat, mais c'est un combat que j'ai trouvé passionnant. Ce n'est pas un combat juste pour le plaisir théorique, tout le monde le dit, il n'y a pas un historien qui dirait qu'il ne faut pas être un historien interdisciplinaire, maintenant on peut le fonder dans la réalité car ce n'est pas facile, pour les raisons que je viens d'évoquer qui est que les résultats sont parfois longs, incertains.

Pourquoi il le faut ? Il le faut d'abord simplement parce qu'un historien devant ses sources, s'il n'a pas de concept, il est aveugle. Si vous arrivez devant n'importe quel corpus sans question, évidemment, qu'est ce que vous allez demander à vos sources ? Or ceux qui nous posent des questions souvent pointues ce sont justement les sciences sociales parce que eux ont eue une approche plus normative, plus globalisante parfois même nomologique du rapport à l'objet. Donc ils nous aident à formaliser notre question. C'est le premier élément

de réponse : sans concept on est aveugle, et si on est aveugle généralement on ne fait pas mieux qu'un chroniqueur du Moyen Âge, simplement on écrit avec du français contemporain. Donc on a besoin d'eux. On a besoin d'eux pour affûter nos questionnaires, on a besoin d'eux pour que les questions qu'on va poser à nos sources soient plus fines, soient plus riches, permettent aussi des résultats plus puissants, parce que si vous êtes normatifs vous avez quand même des chances d'avoir des résultats. Vous pouvez vous tromper, vous pouvez être réfuté mais vous pouvez aussi poser des questions plus fortes, qui vont plus loin, qui permettent de comprendre une société dans son ensemble. Donc on a besoin d'eux pour notre questionnaire, ça me paraît décisif. Ensuite je reviendrai sur comment.

Deuxième élément, on a aussi besoin de se décentrer par rapport à notre regard et à notre terrain. Souvent quand même quand on fait des petits tours à côtes à côté on est meilleurs quand on revient sur notre terrain. Par exemple, j'avais un sujet assez général en thèse sur la manière dont on faisait la paix au Moyen Âge. Le fait d'avoir lu l'anthropologie, de savoir comment on pouvait faire la paix dans certaines populations d'Amérique Latine ou d'Amérique du nord à d'autres moments, ça m'a quand même bordé, de me dire tiens c'est intéressant, ce n'est pas si spécifique à mon monde chrétien de telle époque, ça peut prendre telle ou telle forme. Donc outre le fait que ça donne une perspective, qui est des chances de produire des résultats, ça nous donne un décentrement. Lire des sciences sociales, voir comment, dans notre monde contemporain qu'il soit présent ici là en France ou à l'étranger ou dans des mondes anthropologiques plus lointains, comment les choses se passent, c'est toujours très utile, ce décentrement me semble-t-il. Donc ça c'est aussi une grande utilité des sciences sociales, et plus on est bordés plus on arrive à comprendre la spécificité de notre période, donc plus on redevient historien. Moi j'avais la chance par exemple d'avoir beaucoup de travaux sur paix à l'époque précédente, à l'époque dite féodale ou au Moyen Âge central et aussi commençaient à émerger pas mal de travaux sur les paix à l'époque des Guerres de Religions. Et donc plus je me baladais, plus je voyais bien mon objet, forcément, parce que quand vous êtes dessus vous décrivez, et puis en allant voir comment, grâce aux travaux de Christin, ceux de Jérémie Foa qui émergeaient pour le XVIe siècle, en voyant comment on faisait la paix auparavant, il y avait les travaux de Dominique Barthélémy et d'autres, et puis en lisant ce que les anthropologues avaient réfléchi sur la vengeance, sur la réconciliation etc, mon objet se dessinait beaucoup mieux. Chronologiquement je voyais un petit peu ce qui pouvait se jouer pendant la Guerre de Cent Ans, et puis surtout anthropologiquement je voyais un peu ce qui pouvait jouer dans ma société chrétienne, monarchiste, etc, d'un État qui était en construction... Toutes ces spécificités étaient éclairées. Parfois en lisant un truc sur les esquimaux, comment les esquimaux faisaient la paix, quels gestes ils employaient, je me disais tiens c'est marrant ça me fait penser à ça. C'est évidemment encore une fois pas pour transférer, mais ça vous aide à être plus souple, à comprendre aussi de qui vous parlez, qui sont ces gens du XVe siècle par rapport à des esquimaux ou par rapport à des gens de la seigneurie banale du XIe siècle ou alors par rapport à des protestants et des catholiques qui doivent jurer la paix tout en n'ayant plus le même système de références. Donc plus vous vous baladez, plus vous vous décentrez et les sciences sociales vous y aident puisqu'elles donnent souvent des modèles solides pour se balader. Il ne suffit pas de se balader n'importe où, il faut se balader à des endroits où vous allez récolter une moisson suffisamment riche pour revenir sur votre objet. Donc ça c'est le deuxième intérêt, et puis ensuite, une fois que vous avez ces approches, il y a encore un troisième intérêt à mon avis du lien avec les sciences sociales, c'est que quand vous étudiez une situation donnée, les concepts c'est pas seulement pour aborder les sources, ensuite ça peut être aussi pour faire marcher votre objet. Par exemple, il y a des tas de théories de sciences sociales qui sont très opératoires pour décrire même des sociétés anciennes. Ensuite évidemment il faut adapter, encore une fois on ne décalque pas. Du coup on sait très bien que des sociologies, par exemple le champs bourdieusien, ont pu être travaillées pour le Moyen Âge. Cela peut donner des choses intéressantes. La sociologie de la critique de Boltanski par exemple m'a aidé à

comprendre des scènes médiévales, cette fois pas simplement pour lire les sources mais après pour interpréter, alors encore une fois pas pour transférer. La manière dont il montre comment une situation bascule ou pas dans une situation de désordre, c'est intéressant par rapport aux places publiques médiévales.

Là on est pas seulement dans l'approche des sources on est ensuite dans l'interprétation, vous voyez c'est un troisième niveau. Donc ça, ça me paraît être quelque chose de très riche et qui a déjà montré sa fécondité évidemment, et qui continue à le faire par exemple chez les médiévistes et d'autres. Donc vous voyez ça fait quand même beaucoup d'apports, entre l'ouverture du regard, le décentrement et ensuite la capacité interprétative des sciences sociales. Pour moi c'est indispensable de s'y confronter. Et en plus je dirai, nous on a un certain avantage par rapport à eux, c'est qu'ensuite on est *free style*. C'est à dire que vous n'êtes pas obligés de transférer tout le modèle, vous n'êtes pas obligé de suivre les injonctions d'un maître qui voudrait que sa théorie soit... En historiens vous prenez ce qui vous intéresse pour comprendre la société qui est la votre. Souvent j'ai eu ce débat là, et à ceux qui sont les plus *hard*, en disant non on ne peut pas emprunter à Bourdieu tel concept et ensuite pas tel autre, je dis mais au nom de quoi ? En histoire on est pas là pour appliquer un modèle sociologique on est là pour comprendre à un moment donné une société donnée et savoir pourquoi elle n'est pas la nôtre, et pourquoi elle n'est pas celle qui la précède et pourquoi elle a tel intérêt particulier pour tel ou tel fonctionnement. Après tout les outils on s'en fout, c'est comme une voiture. Si vous donnez un grand coup dans votre voiture et qu'elle démarre, très bien, pas besoin d'ouvrir le moteur, le grand coup a suffit, on ne va pas savoir d'où il vient. Je dirai que les concepts on peut un peu utiliser, si ça nous permet de lire un élément auquel on avait pas pensé, de mieux le comprendre, mais bricolons ! Et si on veut prendre du Boltanski du Lévy du Claude Lévi Strauss, si ça marche, il n'y a que le résultat qui compte pour nous. Soit votre société devient plus lisible, soit vous éclairez mieux vos sources, soit pas. Donc par exemple cela n'a aucun intérêt de faire un grand appareil théorique sur Bourdieu pour dire la même chose que si vous décriviez votre source, il faut que ce soit opérationnel. Pour moi on doit être vraiment dans l'opérationnel avec les sciences sociales, puisqu'on n'a pas le devoir de bâtir une théorie, on a pas le devoir de répondre aux exigences des thèses de sciences politiques ou de sociologie qui demandent d'explicitier notre appareil théorique, il faut le faire bien sûr, mais on n'a moins quand même de demande. Donc bricolons pour trouver, et si le bricolage n'est pas bon c'est parce qu'il ne donne pas de résultat, mais ce n'est pas parce que c'est du bricolage. Et s'il faut un appareil plus consistant pour trouver quelque chose, mettons en œuvre une méthodologie plus lourde. ça dépend, tout n'y prête pas, il y a des moments où il faut effectivement prendre un appareil sociologique ou anthropologique dans son ensemble mais si vous lisez un certain nombre, par exemple des grandes thèses de médiévale justement qui ont importé les sciences sociales des années 1980 aux années 2000, vous allez voir que c'est souvent pas très rigide dans le rapport au maître. On prend de l'anthropologie, on prend de la sociologie voire de la littérature voire un peu de philo si c'est utile, et voilà. Les usages qui sont faits de Bourdieu par Genêt sont assez libres, les usages de l'anthropologie historique par Gauvard sont assez libres, et ils donnent des résultats, c'est-à-dire que notre regard sur les sociétés par exemple tardo-médiévales est enrichi.

Du coup si on essaye de transformer ça en "conseil", premièrement c'est d'abord de les investir, ces sciences sociales. Ça me paraît nécessaire, une thèse sans sciences sociales aujourd'hui risque quand même de perdre en questionnaire, ça me paraît évident pour ces questions-là. Et ensuite de progressivement les adapter à son objet. C'est-à-dire que en soit il ne faut pas chercher à décliquer des modèles même s'ils sont très puissants et très forts et très impressionnants. On a cette liberté de les adapter donc il faut le faire posément et tranquillement jusqu'au moment où on considère que ces modèles vont être opérationnels. Donc parfois on voit des bricolages qui sont utiles.

Maintenant il y a une réserve c'est que je pense qu'un bricolage ça ne doit pas être du

nominalisme, c'est-à-dire que il ne s'agit pas d'employer le terme de champ si on utilise pas ce que Bourdieu entend, et juste pour dire je vais désigner le champ intellectuel. Si vous prenez le champ intellectuel il faut importer aussi ce que ça veut dire, donc il y a des dominants, des dominés des rapports de forces, des tensions. Donc du coup bricolage et importation ne veut pas dire légèreté. Il ne suffit pas d'employer le mot culture, d'employer le mot champ pour qu'on ait tout de suite un résultat. Et là c'est le côté où il faut se méfier, c'est souvent le plus facile mais il y a un usage même que je trouve parfois en sciences sociales un peu journalistique du concept, et ça évidemment il faut s'en défier. Il faut que le concept produise quelque chose, sinon ce n'est pas un concept. Par exemple pour 14-18 un mot que j'ai trouvé particulièrement peu utile est celui de "culture de guerre" qu'on emploie un peu comme un gimmick mais qui finalement sur le plan anthropologique et conceptuel ne donne rien. Pour plein de raisons que j'ai évoquées, je ne vais pas y revenir, mais pour moi c'est typiquement un usage où le nom sert de concept. Eh bien non. La culture c'est un concept puissant qui a mille acceptions, dans ce cas là si on le travaille, travaillons-le, faisons-en quelque chose il n'y a pas de soucis, mais pas simplement un terme qui paraît évident à tout le monde - on peut parler de culture de guerre, de culture de téléphone portable, etc... Eh bien non, il ne suffit pas de mettre le mot culture pour qu'on ait un concept d'anthropologie culturelle qui soit puissant pour comprendre une société. Donc on a cette liberté de bricoler à condition ensuite de faire un bricolage qui tienne bien la route, qui soit solide, qui soit reficelé, qui soit boulonné. C'est après qu'on reboulonne. Nous on a encore une fois cette chance, c'est qu'on peut partir un peu libre, on peut un peu mettre un peu tout sur la table, tous les concepts, tous les outils et c'est dans le lien du travail de source qu'on va reboulonner. Et ce reboulonnage il faut quand même le faire, parce qu'un bricolage ça ne veut pas dire de la légèreté, ça veut dire qu'on prend des choses différentes, qu'on le fait à tâtons, qu'on n'arrive pas avec un gros appareil très lourd - anthropologie structurale, sociologie bourdieusienne, sociologie de l'interaction, tout ce qu'on voudra - mais après il faut reboulonner, c'est à dire qu'il faut que ça tienne. Il ne faut pas qu'il y ait de contradiction trop forte entre les différentes approches qu'on a utilisées, il ne faut pas non plus que les mots ne désignent pas des choses. Du coup il y a ce travail de reboulonnage, mais il se fait là, évidemment, avec nos sources, avec notre patine, une patte d'historiens.

Vous avez exploré dans vos travaux plusieurs pratiques historiographiques (l'histoire comparée ou l'anthropologie historique par exemple). Avec le recul, lesquels vous paraissent les plus ou les moins féconds pour traiter de vos sujets de recherche ? Si votre éditeur vous proposait d'ajouter un chapitre supplémentaire à votre manuel sur l'Historiographie, à quels nouveaux courants le consacreriez-vous, et auxquels souhaiteriez-vous être associé ?

Les approches pour les historiens, à moins de se prétendre un théoricien de l'histoire (ce que je ne suis pas du tout) sont toujours *ad hoc*. Je cherche les outils des sciences sociales chez mes prédécesseurs qui sont utiles pour résoudre telle ou telle question. Ce n'est pas forcément les mêmes en fonction des questions. Ensuite, il y a des affinités par rapport au type d'objet ou d'approche. Je vous ai dit l'importance que j'accordais à travailler sur des individus qui émergent à partir des archives ou des sources qui sont plus connues. Il existe une sociologie qui m'a beaucoup impressionnée et que j'ai beaucoup utilisée : la sociologie pragmatique. Comme son nom l'indique, elle est ancrée sur ce que font les gens. C'est tout le modèle qui a été développé à partir de la sociologie de Luc Boltanski, une sociologie de la critique qui est très ancrée sur la manière dont les gens se présentent au monde et agissent dans le monde. C'est un modèle qui est très utile parce qu'il regarde ce que font les gens comme un historien et en même temps il essaye de le référer à une théorie d'ensemble des sciences sociales qui permet de comprendre comment ces actions

se déroulent, comment elles évoluent dans le temps et à quoi elles se réfèrent. Si je tire un bilan, j'ai toujours été très marqué par la capacité de la sociologie pragmatique ; d'ailleurs j'ai écrit quelques articles sur cette question-là pour voir comment l'historien pouvait en tirer bénéfice parce qu'elle me paraît très en écho, bien qu'elle ait en apparence un caractère très théorique et philosophique, aux pratiques de l'historien. Quand on est sur le terrain, elle est souvent très éclairante. J'ai eu la chance de pouvoir travailler avec Luc Boltanski lui-même : en discutant avec lui, il m'arrivait même de prendre des notes parce que je trouvais qu'il avait une manière de penser très en mouvement, ancré sur le terrain sur lequel on était et à propos duquel on discutait. C'est peut-être une de ces approches qui m'a beaucoup marqué.

En lien avec cela, parce que ce sont des gens qui ont travaillé sur des chemins parallèles, j'ai aussi pas mal travaillé avec l'anthropologie symétrique de Bruno Latour qui m'a aussi paru très féconde. Elle était là aussi paradoxalement, parce qu'il (nlodr. Latour) est très théoricien, très pratique, très ancré dans la manière dont il proposait de regarder l'évolution des sociétés. Elle est partie de la sociologie des sciences et de l'observation des laboratoires. En observant des savants, des scientifiques (leurs pères mais plutôt dans les sciences dites dures), il regardait les petits gestes du quotidien auxquels il donnait des significations beaucoup plus fortes et importantes que d'habitude. On considérait que les gestes de laboratoire étaient routiniers ; ce qui comptait c'était les résultats intellectuels. Cette sociologie des sciences était finalement très en écho pour mon intérêt pour les pratiques des gens. Chez B. Latour, j'ai trouvé beaucoup d'inspirations autour de cette notion de pratiques. C'est un terme pour moi très important. Comme historien, c'est une formule qu'on trouve un peu dans la sociologie pragmatique, qui peut paraître complètement banale, c'est-à-dire ce que font les gens, non pas les grandes idées ou les grands cadrages qui ne correspondent pas à la réalité. Suivre l'acteur au plus près est une des choses pour moi qui se sont avérées centrales aussi bien en histoire médiévale qu'en histoire contemporaine. En ce sens, à la fois cette sociologie de la critique de L. Boltanski et l'anthropologie symétrique de B. Latour m'ont donné des outils qui sont ceux qui me restent le plus et que j'utilise encore aujourd'hui, y compris dans mes approches des traces de la RDA. Cette notion de pratique est pour moi absolument centrale. Dans ma thèse, j'ai vite glissé en travaillant sur la paix. Quand on est médiéviste, c'est énorme : c'est un concept chrétien, religieux, biblique, patristique. On a tout un appareil de textes qu'il faut maîtriser pour comprendre ce que cela signifie pour le Moyen Âge. Mais très vite, ce qui m'a intéressé le plus, c'est de comprendre comment les gens la faisaient concrètement au village : quand la paix arrivait sur une place publique, qu'est-ce que cela signifiait ? C'est plutôt les sciences sociales des pratiques qui m'ont intéressé.

Un autre courant stimulant est la sociologie de l'interaction. Tout cela pour un historien est particulièrement riche, utile et permet d'avancer parce qu'il nous apprend à ne pas être tout nu devant une situation où vous voyez des gens et vous vous demandez : « Mais ils sont en train de faire cela ? Comment fais-je pour comprendre ce qu'ils font ? » (surtout si cela est un peu abscond, obscur parce que ce sont des gestes qui sont lointains, peu connus, on est un peu démunis). Cette sociologie qui n'a pas peur d'affronter les situations à partir de modèles théoriques m'a été vraiment très utile.

Que se passe-t-il en ce moment en historiographie ? Je pense que les terrains qui bougent le plus ne sont pas forcément les miens.

C'est tout d'abord ce qui est autour de l'histoire environnementale qui bouge beaucoup. La production me paraît passionnante et intéressante. Tous mes bouquins d'historiographie doivent être refaits parce qu'ils ont tous une dizaine d'années. Les éditeurs nous tannent pour de nouvelles éditions. Ce qui va arriver massivement, c'est donc l'histoire environnementale sous toutes ses formes : la discussion de l'anthropocène comme concept ; tout cela prend une ampleur légitime et nouvelle et j'en suis totalement incompetent sur le fond. Ce sont des choses qu'il faudra intégrer d'un point de vue historiographique.

Le deuxième axe historiographique qui existait quand j'avais déjà fait mes livres il y a 10-15 ans c'est l'histoire connectée et l'histoire mondiale avec les limites qui commencent de plus en plus à être mises en avant dans la corporation historique. Il y a quand même eu une influence pas forcément heuristique mais toujours au moins médiatique et publique. Mais l'histoire publique, c'est l'histoire. L'interaction entre histoire publique et histoire savante autour des questions d'histoire connectée et d'histoire mondiale était trop peu présente il y a 15 ans dans les livres, par rapport à l'ampleur que cela a pris aujourd'hui. Cela serait un axe à repenser, un axe nouveau parce qu'on voit que les débats sont très chauds parmi les spécialistes. Je suis totalement incompetent aussi mais comme historiographe, quand vous faites un manuel, vous intégrez les débats présents chez les collègues.

Troisième élément et là je dirais qu'il s'agit d'une révolution biographique, c'est la question des humanités numériques. Entre votre génération et la mienne, vous ne vous rendez pas compte. C'était la préhistoire quand j'ai commencé par rapport à la période où vous avez commencé votre thèse. Si je vous parlais des conditions, vous prendriez des notes ; c'est de l'ethnologie : la manière dont on était, le rapport à l'informatique, les objets qu'on avait quand on faisait des recherches ! C'est l'explosion des humanités numériques dont on ne mesure pas toutes les conséquences d'ailleurs. Pour moi, une des principales questions épistémologiques : comment fait-on quand on a un surplus de documents ? Avant, il y avait un rapport au temps qui faisait qu'on construisait. Il fallait aller aux archives, prendre le train ; vous construisiez un monde qui était un peu à l'échelle humaine. Maintenant, vous vous dites même pour une thèse sur une ville à la fin du Moyen Âge, tout est scanné, vous pouvez comparer avec les autres villes parce que c'est numérisé aussi, si vous voulez y aller en TGV, vous en avez pour une heure. Finalement, il y a eu une explosion de matériaux. Sans compter les articles. Par exemple, un article dans une revue australienne, quand j'ai commencé, on pouvait l'avoir mais parfois il fallait écrire – je me rappelle j'étais passé par l'ambassade d'Australie pour avoir un document ! Aujourd'hui, la moindre démarche est facilitée : au pire, vous écrivez au chercheur si l'article n'est pas sur les différents sites de partage d'articles. Comment fait-on par rapport à ce nouveau rapport au savoir, aussi en termes de production. Comment maîtrise-t-on tout cela ? En terme heuristique, cela change, pas seulement le quotidien, mais les ambitions, l'écriture et la manière de travailler. La réflexion tourne évidemment autour des humanités numériques et de tout ce que cela change. Cela commence à être travaillé mais doit être beaucoup plus intégré dans la réflexion. Imaginez que cela m'est arrivé d'être allé en Allemagne seulement pour un livre parce que je ne pouvais pas le trouver en France. J'ai fait le Paris-Berlin pour aller le consulter ! Aujourd'hui vous vous dites les moyens qu'il y aurait ! Cela change également le rapport aux choses puisque j'ai vu ce livre dans une bibliothèque spécifique et j'ai rencontré le bibliothécaire. Ce n'est pas seulement pour dire : « C'est mieux, ça va super

! » mais les humanités numériques changent le rapport au monde. Je ne connais pas toutes les conséquences mais j'en vois ne serait-ce que biographique ; déjà dans ce que j'ai pu vivre dans ma vie de chercheur entre mon master et le vôtre. Je pense qu'on aurait un film anthropologique. En filmant votre année de master au travail comparé à mon année de master, le type aurait l'impression qu'il y aurait trois siècles en termes d'objet (ce que vous avez manipulé comme objet), comment vous vous êtes documenté, les supports informatiques, les types de recherche bibliographiques. C'est passionnant parce que cela pose des tas de questions à la fois historiographiques, bibliographiques, heuristiques et épistémologiques. Je pense que cela n'est peut-être pas assez thématifié même si cela commence à l'être bien sûr. Il y a déjà des réflexions sur l'histoire et l'informatique mais là il y a un bon qui est quand même décisif et qui, en plus, ne cesse de se perfectionner. On a là un champ entier qu'il faudra absolument mettre à jour.

L'historien dans l'espace public

Dans *Les fusillés de la grande guerre et la mémoire collective*, les bornes temporelles sont larges et arrivent jusqu'à l'année de publication du livre. Vous proposez ainsi une histoire matérielle de la mémoire qui s'étend jusqu'au temps présent. Comment être à la fois acteur et observateur de l'Histoire ? Comment être acteur et observateur de la mémoire ? Dans ce cadre, comment vous situez-vous vis-à-vis des commémorations, comme celle de la Première Guerre mondiale dont vous êtes spécialiste ?

Sur la question de l'objet dans le temps. J'ai toujours aimé ne pas limiter mon enquête historique à l'événement central pourtant évident de mes objets, à savoir la guerre de 14-18 ou la RDA dans sa situation chronologique. Mon intérêt permanent, qui est un choix intellectuel global, est de faire circuler ces objets dans leurs origines ou leurs mémoires. Cela permet de souligner le lien entre le passé et le présent, permettant à la fois de justifier ces objets mais aussi de montrer leur pérennité et leurs conséquences en faisant circuler les matrices et les questionnaires dans le temps. Effectivement, c'est quelque chose de patent pour *Les Fusillés*. Toutefois ce sont des choses qui m'intéressent aussi pour le Moyen-Âge et j'aime comprendre les résonances contemporaines d'objets médiévaux. Par exemple j'ai été fasciné quand j'ai pu voir que renaissent, dans certains lieux et sous des formes parfois folkloriques ou marginales, les crieurs publics. C'est quelque chose qui m'a tout de suite intéressé. Cette inscription dans le temps long est féconde intellectuellement car, plus on met son objet en extension, plus on lui donne une portée qui apporte une richesse ; même si on n'y revient ensuite que pour la période qui est la sienne. Évidemment, je n'ai pas étudié les crieurs publics ni à l'époque moderne ni même ce retour contemporain sympathique mais cette approche donne un périmètre à votre sujet.

Sur la question des commémorations. Que faire quand vous êtes acteur ? On peut l'être à double sens. En tant qu'observateur, ce qui correspond à de l'ethnologie, de l'anthropologie ; en tant que participant, ce qui a été mon cas, en conseillant les organisateurs ou en contribuant à écrire les discours de ceux qui les prononcent. Deux remarques là-dessus.

La première est qu'en travaillant sur la mémoire, le fait d'être immergé dans les milieux mémoriels vous permet de comprendre certaines choses de manière plus intuitive. Aussi bien quand je travaillais sur les mémoires de la RDA que de celles de 14-18, j'ai ainsi pu rencontrer des centaines d'acteurs – de manière parfois informelle. Ceux-ci ne savent parfois pas que vous êtes historien, vous allez dans une commémoration, il y a ensuite le « verre de l'amitié », ils vous parlent de leur grand-père qui a fait 1914, etc. Au début, il y a une forme d'imprégnation qui joue beaucoup pour l'historien : on s'en imprègne comme des sources. Parler avec les gens est souvent décisif. Ensuite vous passez cela au crible de la méthode bien sûr et veillez à ne pas prendre ce qui vous est dit pour argent comptant mais, en s'immergeant dans ces milieux, cela m'a permis de comprendre beaucoup de choses. J'ai ainsi toujours joué sur ces deux tableaux. J'ai souvent rappelé ces personnes après avoir réfléchi à la manière de cadrer ces propos dans une perspective d'ensemble un peu plus riche et plus savante. Cette immersion, plus vous la faites, plus vous êtes familier de votre objet et plus vous voyez les questions qui se posent. Ensuite, vous faites le travail d'historien en démêlant le fil, qui parfois peut vous mener à rien ou à une interprétation erronée de la commémoration mais, au moins, les fils sont là. Je pense que l'observation participante est une très bonne méthode ; certes qui pose beaucoup de questions, comme le montrent les nombreux débats méthodologiques chez les anthropologues. Toutefois, cela me paraît très riche, très fécond. Très souvent, les pistes de base me sont venues dans des conversations informelles, pistes que j'ai ensuite formalisées.

La seconde remarque est celle du privilège d'accès aux sources quand vous êtes acteur, qui est un aspect très pragmatique. Il y a en effet du donnant-donnant : quand vous participez à des commissions ou des comités scientifiques, que vous fréquentez des acteurs ou actrices de la mémoire, des élu.e.s, ils vous donnent des documents ou vous parlent de leur expérience avec plus de liberté puisque vous avez des habitudes de travail qui se créent. En termes documentaires c'est riche. C'est à la fois intéressant pour le côté observation participante puisque vous nouez des liens, etc. mais vous avez également un accès documentaire privilégié et des discussions facilitées. J'y vois donc principalement des avantages. Toutefois j'ai bien évidemment un certain nombre de règles. La principale, qui est celle de l'historien.ne en général, est celle de la distance. Ainsi, quand je suis acteur d'une cérémonie, je ne dis jamais ce que doit être la direction du discours ou de la cérémonie : je présente le problème sur la mémoire du lieu ou de la bataille, les questions historiographiques qui se posent, les questions politiques que cela peut poser par rapport à ce que je sais. C'est ensuite aux élu.e.s, aux responsables associatifs d'agir en fonction de leurs choix. Ainsi ma première distance est de ne jamais avoir de discours normatif sur la mémoire, même quand je suis acteur, qu'on me demande de faire un discours, qu'on me demande des choses précises, qu'on discute, etc. Ce principe de la distance est de ne jamais imposer un discours unique, comme si l'historien.ne était acteur ou actrice de la mémoire, alors qu'il ou elle est forcément en retrait, à distance. Les réflexions sur la place de l'historien.ne dans la cité de Gérard Noiriel restent un guide pour moi, réflexions dans lesquelles il dit que les historien.ne.s ne sont pas là pour donner une norme et une valeur d'ensemble à l'histoire. Nous sommes là pour donner des instruments critiques aux gens pour en faire quelque chose. Ces personnes peuvent être vos lectrices ou vos lecteurs, vos étudiant.e.s, des gens avec qui vous discutez ou des responsables politiques, associatifs ou administratifs. Ainsi, selon ce principe, je transmets tout ce que je sais comme questionnements ou problèmes par rapport à une question mémorielle à celles et ceux qui le demandent. A elles ou eux ensuite de le transcrire, ou pas, en termes administratifs, en

termes politiques, en termes mémoriels. Ce double principe peut se résumer ainsi : la distance comme historien.ne en ne faisant pas de son objet un combat pour telle ou telle mémoire et en donnant les choix possibles, la distance aux personnes dans le sens où vous n'êtes pas là pour mener une politique commémorative propre ou pour conduire un style de mémoire unique. C'est intéressant d'ailleurs car, si le mot paraît figé, la distance est en réalité un travail permanent. Évidemment, sur un sujet qui vous tient à cœur, vous avez tendance à être plus prescriptif que sur quelque chose de plus lointain. Il faut donc toujours retravailler cette distance en se demandant si on a bien fait le tour de la question, si on investit bien la question comme historien et non pas comme militant à la mémoire ou comme citoyen. Si vous vous investissez comme citoyen alors c'est autre chose : si votre rôle d'historien peut éventuellement vous donner quelques compétences, ce n'est plus l'enjeu de votre participation ou de votre discours sur cette question. Il y a toujours cette honnêteté, qui est un travail, qui n'est pas innée et qui demande de s'interroger constamment sur cette distance en se demandant si c'est la bonne ou non. Si elle ne l'est pas, laissons tomber la casquette de l'historien qui sait, pour celle du militant, du citoyen ou de l'habitant qui prend position par rapport à un enjeu mémoriel – mais ne le justifions pas en disant qu'on est un historien qui en sait plus que les autres. Par exemple, on m'a demandé de nombreuses fois s'il fallait réhabiliter les fusillés de 14-18 en raison de mon livre : je n'ai jamais donné mon point de vue, et il n'a aucun intérêt d'une certaine manière.

Vous prêtez une grande attention aux objets passés du quotidien, aux produits abandonnés, et aux ruines, de la même manière que vous traitez avec sérieux le projet de société que proposait la RDA et la viabilité d'un modèle alternatif au tournant de l'année 1989. Est-ce une façon de lutter contre une lecture téléologique de l'Histoire qui fait des vaincus et de leurs projets d'inéluctables échecs ? Est-ce que vous considérez que le rôle de l'historien est aussi de redonner la parole à tous les acteurs de cette histoire et de ne pas donner l'impression d'un passé, et donc d'un futur, figé ?

Oui absolument, pour moi il y a un vrai enjeu méthodologique qui est, quelque soit la période étudiée, de faire comme si on ne savait pas la suite, c'est à dire, de se mettre dans la position des acteurs, en essayant de comprendre quels étaient leurs horizons d'attente, le champ des possibles à l'époque. Si évidemment on se polarise uniquement sur ce qui arrive, on est sûr de le retrouver dans la période étudiée, on peut facilement tirer le fil puisqu'on trouvera toujours soit une situation soit un discours qui annonce la suite. Or je trouve que méthodologiquement c'est plus intéressant de regarder les possibles qui étaient ceux des acteurs, comment ils les ont envisagés, ceux qu'ils ont défendus et ceux qui sont arrivés. Mais on est pas obligé de savoir la suite. Imaginons que le monde se soit terminé à ce moment-là et qu'on ait les données, c'est évidemment une fiction théorique, mais il faudrait pouvoir expliquer comment les gens comprenaient leur futur, comment ils anticipaient. Moi je suis toujours attentif, et ça a été bien étudié dans l'historiographie, notamment l'historiographie allemande, sur la conception du futur, et la conception d'un futur ça demande évidemment de laisser le futur réel, le futur accompli, un peu de côté pour essayer de comprendre comment les acteurs envisageaient les choses. Parfois, évidemment, ce qui se passe ce joue à des petites choses, des petits changements, des petites divergences qui ne sont pas énormes par rapport à d'autres voies alternatives. Je vais vous donner un exemple médiévisite, qui m'a toujours frappé. On imagine souvent mal aujourd'hui la puissance des villes médiévales face au souverain. La capacité de négociation à la fin du Moyen-âge de ces villes face au souverain. Pourquoi ? Parce qu'évidemment, ce qui a gagné, finalement progressivement partout, dans des

cheminements divers, c'est l'Etat central ou en tout cas disons des formes de pouvoir où la ville est relativement secondaire, même en Allemagne, même en Italie, *in fine*. Or le médiéviste justement pour regarder la ville dans sa puissance même, dans sa capacité d'action, il doit oublier en partie ce qu'il s'est passé après, notamment pour les pays les plus centralisés : la victoire de l'Etat national, parce que sinon on se dit "bah oui, les villes sont forcément amenées à un moment donné à se soumettre à une puissance supérieure, à une souveraineté qui les englobe". Or non après tout, il n'y avait pas de naturalité, à ce que la ville, finalement, comme puissance, comme pouvoir politique, se soumette à d'autres types de souveraineté. Et donc du coup, quand on regarde une ville médiévale, il faut un peu oublier ce qui s'est passé après, pour comprendre sa puissance, pour comprendre sa vie, sans forcément savoir sur quel type de pouvoir, à l'époque moderne et plus encore à l'époque contemporaine, ce type de relation va déboucher. Donc ce principe de, en quelque sorte, regarder l'époque sans savoir forcément ce qui se passe après, me paraît intéressant et important méthodologiquement à la fois pour comprendre les acteurs, mais aussi même pour comprendre globalement la structure d'une époque. Arlette Farge a une jolie formule, elle dit : "Il faut toujours maintenir, quand on fait de l'histoire, l'appel du possible", j'aime bien ce terme "l'appel du possible". C'est à dire d'abord qu'il y a d'autres possibles et qu'ensuite ils étaient en développement ces possibles. Ils ne se sont pas interrompus, ils ont changé de voies, ils ont changé de cheminements, mais ils étaient là. Et cet "appel du possible" c'est quelque chose qui pour moi est très important et qui évite effectivement la téléologie, qui je crois, est une très mauvaise méthodologie historique. Il vaut mieux essayer de comprendre à un moment donné, quand on s'intéresse aux acteurs, quels étaient leurs horizons d'attentes et non pas ce que nous on sait. C'est toujours facile l'histoire d'une certaine manière, puisqu'on sait la fin. Mais à mon avis la bonne histoire justement ne connaît pas la fin, mais imagine comment d'autres cheminements étaient possibles, comment les acteurs l'ont pensé. C'est pour ça que j'aime bien cette expression d'Arlette Farge d'appel du possible. Les deux mots sont importants dans l'expression, c'est pour ça que ce n'est pas une facilité, c'est une réalité. Et du coup, ce qui m'intéresse aussi comme historien et ça j'y insiste beaucoup, c'est de prendre les acteurs, aussi simples soient-ils, au sérieux. C'est un mot d'ordre de la sociologie pragmatique de prendre les acteurs au sérieux. Prendre les acteurs au sérieux ça veut dire aussi ne pas donner plus d'importances à ceux qui ont le pouvoir qu'à ceux qui n'en ont aucun, qui ont une position sociale très défavorisée ou des représentations qui peuvent paraître, qui peuvent paraître, j'y insiste, un peu pauvres par rapport à celles des intellectuels, ou à celle des élites. Et moi, comme historien, c'est un axe fort, dont on a déjà un peu parlé, mais c'est toujours d'entendre les voix les plus fines, les plus faibles, les plus délégitimées de l'histoire, pour voir ce qu'elles disaient de leur temps. Et là aussi c'est souvent très fécond, et c'est pour ça que d'une certaine manière, on en avait déjà parlé ensemble, de la cohérence qu'il peut y avoir entre travailler sur l'histoire médiévale, la guerre de Cent Ans, et puis la RDA. La cohérence c'est justement de faire émerger des petites voix, de cette histoire ; donc moi je vois un lien par exemple, entre Jean de Gascogne, mon crieur public, sur une place publique de Laon au XVe siècle et les gens que j'ai rencontré qui sont des anciens ouvriers, des anciens employés de l'ex-RDA, aucun de ceux-là n'a accès à l'espace public, n'a parlé, n'a raconté son histoire, pour des raisons évidemment très différentes, du XVe siècle au XXe siècle, mais en même temps finalement nous permettent de rentrer dans des questionnaires historiques et historiographiques que je trouve finalement tout aussi puissants que ceux des élites. Et j'avoue que je suis assez loin des historiens qui ont une forme de fascination pour le pouvoir, qui ont l'impression de se donner une forme de puissance eux-même, en travaillant sur les rois, sur les grands, et qui pratiquement ont une forme d'admiration, retenue souvent, ce sont des historiens donc ils savent bien que l'admiration n'est pas un bon moteur. Mais j'avoue que je suis très loin de ces approches de l'histoire par en haut, par les grands, qui finalement fascinent. Au contraire, moi je trouve que les voix les plus difficiles à entendre, les plus compliquées, les plus faibles, où le flux est de basse intensité, sont souvent très passionnantes, et nous amènent à des conclusions, puisque l'histoire ça doit aussi apporter des résultats, qui sont intéressantes. Il y a une sorte de lien épistémologique,

historiographique, et intellectuel. Ce n'est pas uniquement pour la voix des impurs, je vous l'ai déjà dit, l'idée d'aller sortir des gens qui auraient été oubliés dans l'histoire, mais c'est aussi cet intérêt méthodologique, en allant là où l'intensité est la plus basse, où on a l'impression que la faiblesse discursive est la plus manifeste de trouver des choses. Donc oui, pour vous répondre, absolument, il y a ce choix méthodologique. Évidemment c'est souvent des acteurs qui n'ont pas été des vainqueurs de l'histoire, dans tous les cas qui n'ont pas imposé un discours sur le passé, qui n'ont pas forcément connu une ascension sociale, donc vous êtes aussi dans l'appel de leurs possibles à eux, qui étaient évidemment moins grands, moins évidents, moins faciles à cerner que ceux des élites par exemple, ou de ceux qui ont été finalement qui ont mis en branle les mécanismes de pouvoir et de domination, qui se sont affirmés dans les siècles suivants, tout est un peu lié.

La vulgarisation et les usages politiques de l'Histoire sont partagés aussi bien par des passionnés d'histoire que par des essayistes ou polémistes. On a l'impression que vous voyez dans certaines de ces initiatives l'expression d'une forme de légèreté voire d'*hybris*. La pratique de l'histoire est-elle un combat intérieur pour plus de modestie, de patience, d'écoute et d'ouverture d'esprit, autant qu'un combat civique pour une meilleure compréhension des enjeux actuels par nos concitoyens ?

D'abord, peut-être, pour répondre à votre question – je reprendrai les mots qui sont importants [car] chacun des mots que vous avez prononcés mérite un petit commentaire ! – sur les positions de l'historien dans la cité, puisque c'est ça l'enjeu de la vulgarisation, il y a trois positions possibles. Soit vous considérez que vous êtes un pur chercheur, un pur savant et que d'une certaine manière les résultats de votre travail ne peuvent pas être vulgarisés parce que c'est technique – [tout] comme c'est difficile de vulgariser des mathématiques ou de la physique de pointe. On peut avoir ce qu'on appelle la position de « la tour d'ivoire » : ce qu'on fait est à un niveau de technicité tel que la vulgarisation, finalement, n'a pas grand sens ou alors de manière très limitée et essentiellement pour les étudiants. Donc, ça c'est la position, si l'on pourrait dire, sur un pôle de la réflexion purement savant. On est des chercheurs, on ne peut pas médiatiser. Il n'y a pas de point commun, finalement, entre le niveau scientifique qu'on a dans la recherche et le grand public, ou, en tout cas, très peu. L'autre pôle va être, si vous voulez, un peu opposé. C'est le pôle militant, direct, c'est-à-dire sans médiation, qui, d'une certaine manière, écrase le débat en disant : « De toute façon, toute histoire est engagée, toute histoire est un enjeu politique. » Autrement dit, j'écris l'histoire pour défendre des points de vue qui sont explicités ou pas. Et donc, là, il y a une forme de continuité entre l'espace public et la recherche puisque toute recherche a forcément un point de vue et un engagement. J'avoue que je me sens très loin des deux pôles, même si, comme citoyen, j'ai des points de vue très arrêtés. Comme historien, je ne me suis jamais considéré comme un militant, c'est-à-dire que, pour moi, il y a une distance, – encore une fois, c'est un mot que j'ai déjà employé mais qui est très important – je ne confonds pas les deux registres. Quand je fais de l'histoire, je ne cherche pas à conforter mes positions morales ni mes positions politiques. Je ne cherche pas non plus à trouver ce qui irait dans ce sens ou qui conforterait ces positions. Donc, pour moi, il y a une séparation très stricte. Par exemple, le terme d'« historien engagé » n'a pour moi aucun sens ; c'est-à-dire que je le comprends, je l'entends mais, d'abord, je le refuse pour moi-même – ça ne correspond à rien, je suis historien et, éventuellement, je dirais comment je peux utiliser mon travail pour aider les citoyens à comprendre un certain nombre de choses – mais, pour moi, il ne peut pas y avoir de fusion, de rapprochement direct, immédiat entre l'histoire et l'engagement. L'histoire engagée, ça ne fait pas sens pour moi, pas plus que fait sens une histoire qui se croirait purement savante. Donc, ces deux pôles sont à distance. Vous allez me dire : « Bon, c'est un peu compliqué. Du coup, qu'est-ce qu'il reste comme position quand on veut, malgré tout, – et c'est le troisième élément – agir dans la société ? » Vous allez me dire « c'est compliqué », mais c'est l'avantage de notre longue discussion, c'est

qu'on peut développer des choses un peu plus compliquées. Et donc, en même temps, je considère comme inconcevable de ne pas utiliser les résultats de mes travaux pour éclairer la société dans son ensemble, ou, en tous les cas, contribuer, évidemment, à ce que les citoyens soient mieux informés sur leur présent et leur passé. Donc, on est un peu dans une situation, comment dire... difficile. Comment refuser la position militante, refuser la position de la tour d'ivoire et vouloir intervenir dans la cité ? Et ce que l'on fait comme métier peut[-il] servir au-delà, à des collègues professionnels ? D'ailleurs, c'est un cercle assez restreint puisque vous savez qu'aujourd'hui il y a une telle technicité, une telle spécialisation qui fait que, si vous écrivez pour les gens qui vont vous lire, ça ne fait pas beaucoup de monde. En sciences humaines, on dit que certains articles ne seront jamais lus et c'est évident. Forcément, quand vous faites un truc de pointe, si vous ne savez pas, par exemple, vous vendre ou que le sujet est trop précis, vous allez avoir très peu de lecteurs. Donc ce n'est pas pour ça, mais malgré tout c'est un élément important de pouvoir toucher un auditoire plus large.

Ma position [est celle] que j'ai développée grâce à Gérard Noiriel – je lui dois beaucoup de ce point de vue, et à d'autres aussi – et que j'ai adaptée à ma manière (je n'ai pas son parcours ni son âge), et cela a été très décisif. C'est l'idée, en fait, de donner le savoir de manière vulgarisée et critique mais sans se donner une orientation. L'idée c'est de servir, finalement, de donner aux citoyens, aux gens qui s'intéressent à l'histoire pour x raisons un matériau critique. Donc, il y a deux éléments dans cette position : c'est d'abord qu'il faut transmettre ce matériau (ça demande effectivement un effort de vulgarisation, avoir des lieux pour vulgariser) et ensuite il faut avoir une forme pour vulgariser. Je suis absolument partisan de trouver ces lieux. C'est pour cela que je ne refuse pas, dans une certaine mesure, les interventions dans les lieux médiatiques, qui sont évidemment utiles – moi je n'ai aucun a priori sauf quand c'est vraiment des émissions trop bas de gamme ou des lieux trop engagés dans des directions qui me paraissent déplaisantes, moi j'utiliserai volontiers les médias pour cette opération-là – ou alors, à une échelle que j'aime beaucoup, qui sont souvent des moments extrêmement riches, dans les conférences ou les interventions dans des lieux, disons non-universitaires, dans des petites villes, des villages, des associations où, d'ailleurs, souvent il y a autant de monde que dans des grandes villes parce que l'offre est moindre. Et là, vous avez l'occasion de discuter avec des gens qui n'ont pas accès aux travaux universitaires, aux débats parisiens ou internationaux et qui, en même temps, sont très avides et curieux. Et là, ce sont souvent des moments de vulgarisation extrêmement riches parce que, souvent, on est isolé (quand vous êtes dans une petite ville où vous restez, par définition, un peu de temps [et] où vous avez l'occasion de discuter avec les gens). Donc, j'essaie d'utiliser autant que possible ces lieux de la vulgarisation. Ça, c'est mon choix. La forme est de ne jamais imposer, encore une fois, un discours sur mon sujet. J'essaie de donner à chaque fois l'amplitude des choses pour que cette vulgarisation, finalement, soit une ouverture vis-à-vis du public qui m'écoute ; et donc de ne jamais, en quelque sorte, orienter le débat et de donner toutes les approches, les ouvertures possibles. La vulgarisation a différentes formes, évidemment. Par exemple, j'essaie toujours, dans la mesure du possible, d'expliquer la méthode et la méthodologie de l'historien, pas pour faire de la technique – évidemment, je ne vais pas rentrer dans le détail de la paléographie médiévale ou des documents du SED (*Sozialistische Einheitspartei Deutschlands*) – mais j'essaie de montrer comment je suis arrivé à telle conclusion, à partir de quel(s) document(s), éventuellement les fragilités de ma démarche et en essayant d'accompagner. Un moyen de vulgariser c'est évidemment de donner une scansion lente des étapes du travail pour que l'auditeur, qui n'est pas un professionnel de l'histoire, puisse rentrer dedans. Et le deuxième élément, c'est d'être toujours très historiographique sur un objet parce que, là aussi, c'est de montrer comment votre approche n'est pas naturelle. Pour moi, faire une conférence ça demande forcément d'expliquer les différentes approches historiographiques pour ne pas donner l'impression que c'est moi qui sais et qu'il n'y a que moi qui peux parler de ce sujet et que ma conclusion est forcément la bonne. Parfois, je suis étonné de certaines conférences où on a l'impression que c'est tel élément, telle orientation,

telle conclusion. Moi j'essaie toujours – et c'est le deuxième élément de cette vulgarisation critique à la Gérard Noiriel – de donner les éléments : je suis arrivé à telle conclusion sur tel élément en partant de tel type de démarche et je suis entouré par tels autres types de démarches dont certaines me paraissent valides (pourquoi ?) ou invalides (pourquoi ?) et celles que je considère comme invalides, je donne les éléments pour qu'un auditeur puisse éventuellement, lui, les trouver valides, et, en quelque sorte, me questionner sur pourquoi moi je ne les reprends pas. Vous voyez, c'est toute une démarche de vulgarisation qui est pensée, théorisée et qui est finalement un travail que Noiriel a fait à partir de Bourdieu, de Foucault. C'est vraiment une pensée, cette idée qu'on appelle parfois « l'intellectuel spécifique », qui n'est pas l'intellectuel généraliste, le militant, qui a une voix sur tout mais qui, à partir d'un savoir donné, essaie de donner, justement, aux auditeurs et au public les éléments pour se déterminer [eux]-mêmes. Alors, souvent, on est un peu sur le fil parce qu'évidemment cette forme d'objectivité demande un travail permanent, la construction de la distance. Elle demande aussi de ne pas manipuler le langage parce qu'[il faut] être très habile par rapport aux auditeurs pour présenter les thèses, ne pas les présenter de manière à ce que, forcément, [ils] adhèrent à celles que vous avez présentées et de manière à ce que les autres soient forcément ridiculisées. Donc, c'est tout un travail cette intervention à la Noiriel, cette intervention d'intellectuel spécifique, pour donner des éléments sans forcément orienter et sans, surtout, la moindre position normative.

Deuxième aspect de votre question sur la modestie et la légèreté. La modestie est évidente, si vous voulez, puisqu'on a vu que, malgré tout, – maintenant on a une distance de plus en plus longue vis-à-vis du moment où l'histoire est devenue une science, c'est-à-dire depuis la fin du XIX^e siècle – beaucoup de paradigmes se sont effondrés, ont montré leurs limites. Donc, je crois qu'effectivement la leçon historiographique des cent cinquante dernières années, c'est effectivement la modestie. Ce sont des approches que l'on va trouver extraordinairement novatrices, percutantes, révolutionnaires et que l'on va retrouver finalement, peut-être dans vingt ou trente ans, comme partielles, insuffisantes etc. Donc, le regard historiographique apprend la modestie. Et on sait aussi que l'histoire avance – c'est une science qui est très dynamique – et qu'on peut très bien, y compris sur des éléments bien connus, trouver de nouvelles choses. Vous savez qu'on débat en permanence des grands événements de l'histoire de France : il y a des articles qui sortent sur le baptême de Clovis [alors qu']on pourrait se dire qu'il y a très peu de sources. On tourne toujours autour des mêmes sources et pourtant il y a toujours des débats, des changements de date qui recadrent le moment du baptême, qui vont réinterpréter les sources. Même sur des éléments qui pourraient paraître des grands cas de l'histoire de France, l'histoire avance. Donc, forcément, il faut avoir une certaine modestie, sachant que même sur ce qui paraît fixé dans le marbre, on trouve de nouvelles choses. Ça a été le cas récemment – c'est un exemple qui est intéressant – [avec] les bourgeois de Calais – là aussi, un événement qu'on croyait bien connaître – et on a vu, il y a quelques années, combien les interprétations dominantes n'étaient pas forcément les bonnes. Même sur ce qui est bien documenté ou alors qui a un corpus de sources extrêmement limité sur lequel on est sûr de ne pas en trouver de nouvelles, on arrive quand même à trouver de nouvelles interprétations, à changer les orientations. Donc, forcément, c'est le principe de la modestie. C'est pour cela que l'assertion en histoire, l'écriture qui est hyper assertive, affirmative, me gêne toujours un peu parce que la conduite de l'écriture de l'histoire, pour moi, c'est justement de donner cette épaisseur de la discussion qui est forcément de modestie parce que les résultats vont évoluer, changent. Et cela fait le lien avec l'autre aspect, cette vulgarisation qui annonce à grands coups de trompette que Jeanne d'Arc c'est ça ou que Napoléon c'est ça ; cela me paraît très loin d'une démarche historique. C'est rarement cela, d'abord, et ensuite c'est souvent, effectivement, dans la discussion, la pesée des arguments, la description. Je crois que, de mémoire, c'est Arlette Farge qui dit aussi que l'écriture doit absorber les aspérités du temps. C'est très important, cela veut dire, justement, que l'écriture ce n'est pas uniquement d'annoncer les résultats et de mettre en scène ce que l'on a vu dans les sources. Cela doit être aussi de montrer ces aspérités, ce qu'on ne sait pas, ce qu'on sait

bien mais pas tant que ça, les interprétations incertaines. C'est aussi une forme de modestie, l'écriture de l'histoire, parce que pour absorber les aspérités du temps, il faut évidemment travailler l'écriture, avoir des phrases à la fois claires mais progressives et ne pas [être] dans l'affirmation permanente. Donc, oui, c'est un mot important. On dit que l'histoire est « en miettes », que les méthodes sont fragmentées... Pourquoi pas ! C'est finalement une forme de modestie. C'est que, finalement, il n'y a pas une manière centrale et unique d'aborder un problème, d'où l'importance de cette écriture qui, effectivement, absorbe l'historiographie, l'incertitude et les aspérités du temps. Et c'est vrai que je me sens à très grande distance des historiens, qui, finalement, écrivent comme des chroniqueurs médiévaux, c'est-à-dire qu'ils racontent dans un récit permanent comme si, finalement, les gens du passé agissaient et que cette action nous était évidente et qu'il suffisait de bien lire les sources médiévales, d'avoir la technicité de base pour ensuite raconter. Mais si c'est pour être un Enguerrand de Monstrelet moderne, ça n'a aucun intérêt, pour moi, de faire de l'histoire parce que, justement, ça n'absorbe pas ces aspérités, ces débats historiographiques, ces assertions. Donc, oui, un peu de modestie !

J'aime bien votre terme de « légèreté » parce que finalement, cela pose des questions à la fois philosophiques, morales et épistémologiques. Je ne vais peut-être pas répondre sur tous les plans mais j'ai vu, il n'y a pas longtemps – je crois que c'était sur Europe 1 – [que], pour vendre une émission de vulgarisation, [on affirmait que] « l'histoire peut être drôle ». Moi, je ne suis pas du tout d'accord. Je ne vois aucune légèreté à faire de l'histoire. Bien sûr, cela peut être distrayant, il y a des sujets qu'on lit avec plaisir. Mais dans le fond, je crois que ce qui l'emporte – c'est ma vision, je ne cherche pas à en faire une norme – c'est la gravité et sûrement pas la légèreté. Je ne vois rien de drôle dans l'histoire, même des anecdotes drôles ne me paraissent pas relever de la drôlerie. Elles relèvent éventuellement d'un intérêt, d'un moment de détente dans une lecture mais, au contraire, pour moi, c'est très empreint de gravité. Alors, c'est peut-être solennel comme manière de prononcer mais j'en suis assez convaincu. Quand je dis « gravité », je ne parle pas uniquement de l'histoire traumatique, quelle que soit la période, les violences de guerre. Pourquoi faut-il une certaine gravité ? D'abord, parce que – et Marc Bloch le disait bien – d'une certaine manière, quand vous pratiquez le métier d'historien, vous êtes un passeur entre les morts et les vivants. Vous avez quand même une fonction sociale, que vous le vouliez ou non. Alors, encore une fois, elle peut être différenciée selon les manières que j'ai décrites tout à l'heure mais cette fonction sociale a évidemment une certaine gravité puisque vous mettez en lien, quand même, ces morts et ces vivants. Et surtout les morts ne peuvent pas vous contredire ni venir vous demander des comptes, ce qui est le cas, par contre, pour les sociologues et pour ceux qui travaillent avec des personnes encore vivantes – et encore, est-ce qu'ils peuvent toujours le faire et est-ce qu'ils en ont toujours les moyens, ça se discuterait. Mais vous avez quand même un certain devoir moral là, cette fois-ci, une certaine gravité de ne pas prendre ces destins, même des destins qui peuvent paraître amusants, de manière légère. Donc, oui, il y a une gravité dans la fonction même de l'historien qui est cette transmission des morts aux vivants, et même quand ces morts ont une vie très drôle et très agréable. Heureusement, l'histoire n'est pas faite que de massacres et de pogroms. Au-delà de ces moments-là, la gravité s'impose pratiquement d'elle-même. Et même dans des sujets qui pourraient paraître plus légers, vous avez de la gravité parce que vous avez cette fonction de transmission et donc, du coup, vous allez vous interroger en permanence sur vos enjeux éthiques et moraux. On en a parlé mais quand vous faites l'histoire de quelqu'un de tout à fait modeste, qui n'a jamais écrit sur sa propre histoire, qui n'a peut-être rien demandé quant à son destin posthume, de quel droit vous autorisez[-vous], – et je me le suis demandé pour Jean de Gascogne, le crieur public (2013) – des siècles après, à raconter, à sortir ce personnage des archives ? Il ne pourra jamais me répondre, évidemment. Personne ne pourra me le dire. Il n'y a pas d'éthique, il n'y a pas de chaire d'éthique qui me dirait que j'ai le droit de le faire ou pas. D'ailleurs, Alain Corbin posait la question sur Louis-François Pinagot (1998) – est-ce qu'il a le droit de faire ça comme ça – et je trouve que c'est une bonne question. Forcément, [il y a] une gravité

[dans le fait] de sortir les gens du passé, de leur donner une figure, on en a déjà discuté. Du coup, il ne peut pas y avoir de légèreté parce que vous êtes comptable, finalement, de cette transmission. Vous êtes comptable vis-à-vis des morts et de la figure que vous allez leur donner ou pas. Et même de leur donner une figure c'est déjà un problème que vous pouvez vous poser : jusqu'où avez-vous le droit de vous servir d'objets du passé comme d'un présent évident ? Et puis, vous êtes évidemment comptable vis-à-vis de vos lecteurs et du présent, de la manière dont vous allez retranscrire le passé. Donc, il ne peut y avoir de légèreté aucune. Il peut y avoir évidemment dans l'histoire des choses très distrayantes, heureusement, mais cette distraction ne peut être liée qu'à la gravité. Il ne peut pas y avoir de distraction pure à mon sens dans la lecture de l'histoire. Heureusement, elle peut avoir cette dimension-là mais toujours dans cette tension, dans une dialectique avec la gravité morale de ce rôle de transmission. L'histoire ne peut être drôle puisque, à partir du moment où vous êtes dans une perspective interprétative, évidemment, le côté léger et amusant disparaît. De toute façon, vous serez en permanence dans une forme de discussion. Il va y avoir des moments plus ou moins lourds dans votre recherche mais cette légèreté [doit rester] étrangère pour toutes ces raisons. Et, d'ailleurs, il y a un historien allemand qui a forgé, pour le critiquer, un terme qui est [celui] d'*histotainment* [relatif] à la fois à l'histoire et l'*entertainment*. C'est l'idée d'une histoire comme pure distraction. Et j'avoue que j'ai du mal. J'ai du mal aussi avec la reconstitution historique pure. L'*hybris*, je ne sais pas... peut-être qu'ils ne vont pas jusque-là mais, en tous les cas, cela me pose un certain nombre de questions cet *histotainment*... parce que cela enlève, finalement, tous les véritables enjeux d'écrire le passé. Tout disparaît, finalement : d'une part, la gravité de la fonction – une gravité sans solennité outrée, je le dis simplement, « gravité » au sens que vous avez un certain nombre de responsabilités que je viens d'évoquer – disparaît évidemment dans l'*histotainment*. Cela aplatit forcément toutes les aspérités puisque vous devez représenter un passé qui est soit amusant, soit distrayant. Trop d'aspérités rendent ce passé illisible ou, en tous les cas, inmontrable et [il y a] donc disparition des aspérités, des discussions, des débats, de la gravité et des fonctions. Je trouve que, finalement, cette *histotainment* est assez toxique dans le fond, quelle que soit la forme qu'il prend. Alors, vous allez me dire que cela peut être très rigide comme réponse. Pas du tout, puisque j'assume proprement la vulgarisation et je pense, finalement, qu'on peut utiliser toutes les formes les plus distrayantes tout en gardant une certaine gravité. Cela ne condamne aucune forme : quand je condamne l'*histotainment*, c'est plutôt la manière de le faire et je pense parfaitement – d'ailleurs cela a été démontré – qu'on peut très bien faire du théâtre avec de l'histoire. On peut même très bien faire de la reconstitution avec de l'histoire. Rien en soi n'est impossible, à condition de garder à la fois cette dimension de discussion et de gravité. Alors, ensuite, chacun va trouver, selon sa dimension professionnelle, une manière de faire. Il y a des tas de pièces de théâtre... Noiriël, par exemple, est l'un de ceux qui l'a fait, puisqu'il utilisait le théâtre pour raconter un certain nombre de choses. Il l'a fait, par exemple, pour la vie de Marie Curie, pour le clown Chocolat. Il y a aussi à [l'Université de] Brême, toute une équipe [qui travaille sur un projet intitulé] « Depuis les archives jusqu'à la scène » [ndlr : *Aus den Akten auf die Bühne*, dirigé par Eva Schöck-Quinteros], [qui a eu] l'idée de mettre en scène au théâtre ou sur des formes jouées, gesticulées, des archives. Donc, il y a des tas de tentatives partout. Ce n'est pas du tout l'idée de se cantonner à des formes classiques, livresques ou des articles mais c'est l'idée que quand on opère des formes de vulgarisation, des formes qui touchent à la distraction, on doit penser et garder en tête, à mon avis, des enjeux proprement critiques ; c'est-à-dire de savoir ce qu'on fait quand on fait cela, et qu'est-ce qu'on va retirer à la dimension à la fois grave, critique, historiographique et épistémologique de l'histoire quand on le fait, jusqu'où on peut aller. Je crois que ce sont des dimensions dans l'*histotainment* qui disparaissent complètement et qui sont problématiques. Disons que, s'il n'y a aucune potentialité réflexive et critique, je ne vois pas l'intérêt d'utiliser l'histoire. D'ailleurs, ce n'est même plus de l'histoire, je ne sais pas ce que c'est... effectivement, c'est de l'*histotainment*, et là on voit bien les effets qui sont souvent très toxiques puisque ce sont plutôt des effets d'abrutissement que des effets d'éducation ou de réflexion. Le fait est que, en France, aujourd'hui, très souvent ces postures

d'*histotainment* sont celles d'histrions réactionnaires. Comme il n'y a pas de dimension critique, de dimension réflexive, comme il n'y a pas de volonté, finalement, d'émancipation par l'histoire de donner aux gens une possibilité d'exister par eux-mêmes, c'est plutôt des formes très conservatrices puisque c'est donner l'histoire comme on gaverait des oiseaux en disant « amusez-vous avec les amours des rois et des reines » ou « amusez-vous avec des guerres jouées ». C'est finalement très en adéquation avec des formes très conservatrices de regard sur le passé et c'est pour cela qu'en France, souvent, ce type d'*histotainment* est le propre, encore une fois, de visions très réactionnaires du monde où l'histoire est juste un héritage qu'on gobe comme un oiseau gobe de la nourriture et qui n'a aucune vertu civique. Quand vous faites de l'histoire de distraction, vous perdez toute dimension civique aussi.

Vous mobilisez parfois des formes d'écriture presque à la manière d'un magazine, faites des flashs sur des événements ou anecdotes en petits paragraphes concis. Et au-delà de *La Grande Guerre en 30 questions*, clairement pensé pour le grand public, la volonté de vulgariser et de rendre accessible la recherche historique au plus grand nombre est toujours perceptible dans vos ouvrages, notamment lorsqu'ils traitent de la Première Guerre mondiale. Est-ce un objectif que vous poursuivez depuis vos premiers écrits ou est-ce un questionnement plus récent ?

Disons que plus vous avancez dans votre carrière d'historien, plus vous vous sentez libre dans l'expression, c'est évident. D'abord parce que l'on a une maîtrise plus grande de ce que l'on veut dire. On a aussi une maîtrise plus grande des possibles historiographiques, forcément, puisque l'on a accumulé plus de lectures, on sait quelles sont les manières d'écrire l'histoire qui ont été développées avant soi. Il y a une plus grande liberté dans l'écriture qui est simplement liée à l'expérience, qui fait que l'on a un plus grand champ des possibles, et au fait que l'on a testé soi-même des choses différentes. Donc je pense qu'aujourd'hui mon écriture est très différente de celle de ma thèse, ou d'il y a vingt ans. Sans aucun doute, l'écriture évolue avec le temps.

Ceci dit, je ne dirais pas que je suis plus libre dans ma manière de concevoir l'histoire en générale. C'est-à-dire que pour moi, l'écriture ne doit jamais être un jeu avec le public. Certains historiens pensent que pour séduire un public plus large que les pairs, il faut en quelques sortes faire une narration un peu débridée, où d'une certaine manière le style finit par l'emporter sur le fond. Certains mots sont donc de pures constructions de l'historien et ne correspondent finalement pas à une description du réel, mais à une couleur que l'on veut donner au réel. Certains historiens – notamment en vieillissant puisque cette liberté on l'acquiert généralement avec la maturité, institutionnelle du moins si ce n'est professionnelle – libèrent ainsi un style coloré, chatoyant, où l'on essaie de plonger le lecteur dans le passé. Moi, je me sens à des années-lumière de cette manière d'écrire l'histoire. Donc quand je dis « plus de liberté », ce serait plutôt dans la manière de construire le raisonnement, dans la manière dont je vais moi-même m'inscrire dans le récit pour ne pas me cacher derrière des mots savants. Jamais pour essayer de colorer le style, de donner une ambiance qui ne correspondrait pas à ce que j'ai trouvé dans les documents ou de ce que j'ai envie de dire. Je pense par exemple qu'il n'y a pas une phrase que l'on pourrait dire « de style » dans ce que j'ai écrit, qui ne correspondrait pas à une idée. Là-aussi, je considère que j'ai deux maîtres dans cette écriture – sans les atteindre, loin de là : Antoine Prost et Gérard Noiriel. Quand vous les lisez c'est d'une fluidité totale – je pense que des gens bien au-delà de la corporation peuvent les lire – et l'on voit qu'ils ne se payent jamais de mots, il n'y a jamais de phrase qui ne veut rien dire juste pour colorer l'ensemble. Chez les médiévistes il y a parfois aussi ce défaut de vouloir essayer de créer un style. Chez Prost et Noiriel par exemple, vous avez toujours cette volonté d'écrire de manière extrêmement claire et de ciseler le style, non pas pour donner une forme de chatoyance ou pour rendre « vivant », mais pour décrire au plus précis. Il y a donc une manière d'accompagner le lecteur sans

jargonner, sans être compliqué. Ce style ciselé est mon modèle d'écriture : sans mots de trop, mais en essayant en même temps de déployer une écriture qui ne soit pas trop rigide, pas trop serrée, pas trop « sujet-verbe-complément » pour décrire les sources. Il y a cette recherche d'une écriture à la fois simple, précise et – c'est le plus important – sans se payer de mots. Cela laisse une marge, il reste plusieurs possibilités d'écriture, mais cela me paraît très important. En quelques sortes, ma liberté est donc toujours contenue dans ce périmètre intellectuel qui est de ne jamais créer une forme de couleur d'époque autrement que par ce que j'ai vu dans les documents ou compris du temps. Je ne rajoute jamais d'adjectifs qui ne servent à rien, d'éléments stylistiques gratuits, de couleur du temps qui ne correspondrait pas à ce que j'ai vu, senti ou lu dans les documents.

Du coup, peut-être que l'évolution que vous évoquez se trouve plutôt dans mon rapport à l'objet. Premièrement, je me sens plus libre de parler de la manière dont je travaille, y compris dans mes faiblesses et mes ressentis. C'est ça qui a peut-être donné un style un peu différent ; cela a pu être le cas pour la guerre de 1914 ou même pour Jean de Gascogne. C'est peut-être une première liberté acquise avec le temps : davantage se raconter soi-même, non pas pour le plaisir narcissique mais pour montrer comment est-ce que l'on a travaillé et comment cela peut éclairer le terrain d'étude. La deuxième liberté, qui peut être discutable, c'est qu'un certain nombre de références théoriques soient beaucoup plus implicites, considérées comme allant de soi. D'ailleurs, dans un des derniers articles que j'ai écrits, un collègue à qui je l'ai envoyé m'a dit « mais c'est bizarre tu es très descriptif, tu devrais citer les références ». En fait, elles étaient évidemment là en arrière-plan, mais je n'en citais aucune parce que pour moi elles étaient complètement intégrées depuis des décennies, et je ne sentais plus le besoin de citer tels ou tels travaux. Donc forcément, l'écriture est plus libérée quand tout cela est intégré. Tout comme les aspérités du temps que nous évoquions, on peut intégrer l'historiographie dans l'écriture sans forcément la déployer. Il y a des moments où il est important de la citer, de dire d'où l'on parle et avec qui l'on parle. Mais il y a des moments où il est plus léger, pour toucher le lecteur, d'avoir intégré des débats sans les mentionner. Le risque est de finir par les aplatir, puisqu'à force de ne pas les citer ou de les intégrer, cela peut aussi devenir moins fort sur le plan théorique. Quand vous êtes confrontés à une théorie ou à un paradigme de sciences sociales, forcément, si vous le citez, vous êtes dans du plus « dur ». Vous vous confrontez à une épistémologie, vous êtes dans la discussion, ce qui donne évidemment une charpente. Quand vous considérez que cette épistémologie est intégrée, que son utilisation va de soi, vous vous donnez peut-être une légèreté d'écriture qui peut conduire à perdre un peu en puissance théorique.

Mais là où je m'arrête toujours, c'est que je n'ai jamais une position – que l'on a parfois qualifié d'expertise – qui est d'écrire avec le même langage que le sens commun. On a souvent cela en histoire contemporaine, sur des sujets contemporains, où des historiens souvent proches du pouvoir ou qui ont l'habitude de discuter avec les médias de pouvoir écrivent finalement comme eux. C'est-à-dire qu'il n'y a plus aucun mot savant, on s'interdit toute construction épistémologique un peu forte parce qu'elle n'est plus en résonance avec le pouvoir politique ou les médias. Cette position de l'expertise, de celui qui est en continuité théorique, discursive et scripturaire avec le sens commun, est évidemment dangereuse pour moi car on perd la spécificité du métier. Donc dans mon écriture, je ne renonce jamais aux mots qui sont les nôtres et qui créent une rupture avec le sens commun. Je les explique, j'essaie de les amener de manière à ce qu'ils soient entendables, mais je n'y renonce jamais. Très récemment j'ai par exemple fait un article dans un quotidien à propos de ce que l'on a dit sur l'université et ses soi-disant contaminations par des idées fumeuses, et j'ai cité à un moment l'histoire des concepts de Koselleck. Une collègue m'a dit « tu ne devrais pas, c'est un journal » mais je l'ai laissé parce que pour moi, on peut justement apporter quelque chose. J'ai essayé de le dire très clairement, j'ai utilisé un mot qui venait de ce champ de l'histoire des concepts, et il aurait très bien pu être understandable sans que je mette cette référence, mais je l'ai mis pour montrer qu'en fait je ne l'entendais pas selon le sens

commun mais en me référant à une tradition qui en a fait une étude sérieuse. Donc les mots que j'emploie réfère à mon champ de compétence et ne sont pas simplement des expressions de sens communs. Sinon, vous intervenez comme citoyen, ce qui est très légitime, mais quand j'interviens comme historien j'essaie toujours de rompre avec une écriture de sens commun. Rompre ne veut pas dire être inaudible ou compliqué, c'est d'écrire toujours avec les mots qui viennent de mon champ, de les expliquer, de les donner à comprendre comme je le peux. Donc je n'irai pas très loin dans le sens que vous évoquez, d'une écriture véritablement vulgarisée. J'essaie d'être clair, j'essaie de faire en sorte que le style soit fluide, mais c'est toujours avec ces bornes-là : rompre avec le sens commun et intégrer autant que possible l'historiographie et les débats, même si parfois je l'ai fait simplement. Les deux évolutions, c'est une capacité aujourd'hui – pour plein de raisons dont on a déjà discuté, par ma position dans le champ aussi – qui me donne peut-être aussi la liberté d'explicitier davantage les positions, et dans *Le pays disparu* j'ai vu que cela avait beaucoup intrigué les gens parce que je me mettais en scène, non pas en tant que moi mais en tant que chercheur, c'est-à-dire dans des positions où je suis face à mon objet et face à des sujets que j'interroge. Les gens étaient souvent étonnés, mais cela s'est plutôt bien passé globalement. C'est là aussi un des grands progrès de l'historiographie : on sait qu'il faut beaucoup s'objectiver, on n'est pas d'aucun temps ni d'aucun lieu, cela ne sert à rien de faire semblant que l'on parle d'une forme de pureté transparente. Donc la question est celle de la manière de le faire, et cette objectivation dans l'écriture peut prendre des formes assez intéressantes, plus ou moins réussies ; des fois on y arrive, et des fois cela s'articule moins bien avec le reste. Mais je trouve que c'est une recherche incessante et qui pour moi est, encore une fois, très bridée par les positions épistémologiques que je vous ai livrées.